

Zeitschrift:	Revue de linguistique romane
Herausgeber:	Société de Linguistique Romane
Band:	44 (1980)
Heft:	173-174
Artikel:	Du lat. tripodore/tripudire "danser" à l'anc. esp. trebejar, anc. port. trebelhar "gambader" (avec un coup d'œil sur piétiner)
Autor:	Malkiel, Yakov
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-399684

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DU LAT. *TRIPODĀRE/TRIPUDIĀRE* ‘DANSER’
A L’ANC. ESP. *TREBEJAR*,
ANC. PORT. *TREBELHAR* ‘GAMBADER’
(AVEC UN COUP D’ŒIL SUR *PIÉTINER*)

Dans un recoin de lénorme espace lexical que recouvre, en latin, la famille de *PĒS PEDIS* ‘pied’, les spécialistes ont dépisté un groupe minuscule de mots composés de caractère mi-verbal, mi-nominal, dont le second ingrédient est soit *-POD-* soit *-PUD-* et dont le noyau sémantique est un mouvement rythmique des pieds, donc la danse. Inutile de s’arrêter sur l’alternance *e/o*, familière à tous les chercheurs au niveau de lindo-européen ; l’étymologie des mots qu’il nous incombe d’examiner est donc complètement assurée et n’appelle aucun sondage supplémentaire.

Au centre de cette sous-famille assez mal définie il faut placer, à ce qu’il paraît, le verbe *TRIPODŌ -Ās*, qui désignait une danse rituelle exécutée par les prêtres et marquée, à en juger par le nom (faute de preuve indépendante), par un rythme caractéristique. Voici comment A. Ernout, qui avait développé un remarquable flair pour les nuances du latin, définissait ce verbe : ‘danser (probablement sur un rythme à trois temps) ; forme qui figure dans le rituel des Frères Arvales : *carmen descendentes tripodaverunt in verba haec...* ’¹. Par conséquent, une danse sacrée exécutée principalement par

1. A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd., Paris, 1959-60, p. 501 b-502 a, 703 a. Comme c'est souvent le cas, l'excellent pendant de ce dictionnaire en langue allemande, le *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* de A. Walde et J. B. Hofmann, 3^e éd., t. II, Heidelberg, 1954, p. 705 et s., tout en confirmant l'opinion des savants français pour l'essentiel, donne, au surplus, de précieux renvois bibliographiques. Pour certains détails, Hofmann s'écarte de l'équipe de Paris ; il met l'accent sur la procession solennelle des prêtres, puis sur une danse militaire qui appelle l'exhibition ou le maniement des armes ('Waffentanz') ; il combine tout ceci avec une nuance qui reste un peu à l'écart de l'ensemble sémantique : ‘présage favorable’, et inclut même un seul exemple, assez isolé, du signifié ‘trot du cheval’. Quant au noyau du problème étymologique, Hofmann formule les alternatives de la manière suivante : selon lui, les graphies avec *-o-* favorisent le rapprochement avec *PĒS PEDIS*, celles avec *-u-* mettant en vedette le rapport avec *PUDET*.

deux collèges de prêtres, les Salii et les Arvales, portait le nom de TRIPUDIUM (à remarquer le schéma *imper-āre* : *imper-iūm*). Ce nom verbal, en vertu d'un développement vigoureux, finit par se débarrasser de la note du ritualisme, se prêtant dorénavant à désigner la danse tout court. En partant de TRIPUDIUM, les Romains ne tardèrent pas à dériver un nouveau verbe, un peu plus lourd, à savoir TRIPUDIĀRE qui, peut-être grâce à la vogue qu'avaient, en latin vulgaire, les verbes intensifs et itératifs en -(T)IĀRE et -(S)IĀRE, se superposa à l'archaïsme TRIPODĀRE, sur lequel pesaient d'ailleurs des liens religieux dont on commençait à se ressentir, à l'heure crépusculaire du paganisme. C'est bien à l'ombre de TRIPUDIĀRE que s'est formé un nouveau mot d'action, en -ĀTIŌ.

A une distance assez courte de cette molécule lexicale on trouve encore quelques mots latins, qui s'y rattachent moyennant d'autres préverbes (tels RE- ou PRO-), à condition que -PUD- continue d'y figurer comme variante de -POD-, donc, en dernière analyse, de -PED-, ce qui, cependant, est douteux. Il est loisible de mettre sur le tapis la provenance de REPUDIUM 'dissolution d'un contrat de mariage', 'divorce', 'répudiation' et PRO-PUDIUM 'action scandaleuse ou infâme' et, en second lieu, 'scélérat', entraînant un passage nullement exceptionnel d'un mot d'action au rang d'un nom d'agent. Quels qu'en soient les détails, ces péripéties ne nous concernent plus directement, puisque la tendance actuelle est d'associer ces deux noms plutôt avec le verbe impersonnel PUDET -ĒRE tout en coupant court leur dépendance (reconnue naguère) avec l'imposante structure de PĒS PEDIS.

Jusqu'ici, nous n'avons fait, au fond, que résumer ou paraphraser l'admirable analyse — succincte, mais exacte — qu'offre de ces formations souvent opaques, groupées autour du radical -POD-/PUD-, le dictionnaire étymologique de Ernout et Meillet, dans sa rédaction définitive d'il y a vingt ans¹. Il y aura lieu, peut-être, de revenir plus tard sur cette classification des faits, après avoir choisi un autre poste d'observation que

1. Voici le profit que peut tirer un romanisant des trouvailles de ses confrères, les latinistes. On dépiste les premiers exemples du nouveau sens profane de TRIPUDIUM déjà dans Catulle, donc vers la fin de l'ère républicaine (63,26 : « citatis celerare *tripudiis* ») ; un siècle plus tard, dans la prose narrative de Tite-Live, les deux emplois restent en équilibre. Donc, d'un côté, le souvenir de Rome en plein épanouissement (1,20,4 : « Salios ancilia ferre ac per urbem ire canentes carmina cum *tripudiis* sollemnique saltatu iussit ») ; et, de l'autre côté, des passages de ton entièrement différent (21,42,3 : « ... cum sui moris *tripudiis*... » ; 25,17,5 : « ... *tripudia* Hispanorum... » ; 38,17,4 : « ... cantus incohantium proelium et ululatus et *tripudia* »). Le fait qu'un historiographe de pre-

celui d'un latinisant. Pour le moment, l'opération la plus urgente paraît être celle qui saisit, comme point de départ, ce groupe de mots latins — malheureusement négligé par les romanistes — qui avait trait à la danse rituelle, puis à la danse tout court.

On peut se demander, en effet, à titre de conjecture préliminaire toujours acceptable dans la recherche étymologique, si l'on n'a pas affaire ici à la base d'une famille de mots luso-hispanique qui a longtemps éludé les efforts des meilleurs étymologistes. Au centre de cette famille romane d'extension limitée on place, d'ordinaire, un verbe, en lui subordonnant un nom d'action qui, lui, tout comme on pouvait le prévoir, n'a pas manqué d'accumuler plusieurs significations secondaires, de nuance plus concrète. Ce verbe un peu vieilli apparaît en espagnol sous la forme *trebejar*, qu'on pourrait traduire par ‘ folâtrer, gambader, s'ébattre ’ (ou, en anglais, par ‘ to romp, frolic, gambol ’). L'équivalent portugais, *trebelhar*, partageait ces sens assez généraux (les dictionnaires monolingues le comparent à ‘ brincar, folgar ’) ; mais, à en croire C. de Figueiredo (*Novo Dicionário...*), c'est surtout un sens beaucoup plus étroit, voire technique, à savoir ‘ mouvoir une pièce sur l'échiquier ’, qui paraît avoir survécu. Il faut dire d'ores et

mier rang, comme Tite-Live, ait associé expressément l'exécution de certaines danses militaires accompagnées de chants et de hurlements avec les *Hispani* est d'une importance capitale. Il paraît sceller, avec un imbattable argument philosophique, la vraisemblance de la thèse qu'on défend ici.

Je ne partage pas l'opinion des trois auteurs (A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand) du *Nouveau Dictionnaire étymologique et historique*, Paris, 1964, qui, à propos de *danser*, déclarent (p. 220 b) : « Du francique **dintjan*, se mouvoir de ci, de-là (néerl. *deinzen*) ; les danses romaines ayant été proscribes par le christianisme, la danse, sous d'autres formes, dut être réintroduite par les Germains ». En premier lieu, la base **dintjan*, qui émane des recherches de W. von Wartburg (et qui remplace une autre conjecture de cet ordre, *dansón*, lancée par Diez, soutenue par Mackel et retouchée par Gamillscheg), est loin d'être assurée, de l'aveu de son avocat ; il suffit de consulter le Bloch-Wartburg (p. ex., la 2^e éd., revue) pour s'apercevoir de l'énorme risque qu'elle comporte, au point de vue de la phonétique historique élémentaire. Mais ce qui m'inquiète plus, dans le cadre de l'étude présente, c'est l'audacieuse généralisation du *N. D. É. H.* Après tout, la faillite du paganisme, au IV^e siècle, n'a pas entraîné partout la chute du vocabulaire qu'on associait avec le vieux panthéon et avec les anciens rites. On bagatellisait ces mots dangereux, soit ; on les tolérait dans la zone grise, la pénombre de la superstition ; on tendait à les dénuder de leur valeur primordiale, témoin cette belle série des noms des jours de la semaine qui, à y regarder de près, évoquent les noms des déités anciennes : *lundi*, *mardi*, *mercredi*, etc. Si le lecteur se laisse guider par ce modèle, il observera que l'évolution qu'on entrevoit ici (‘ danse rituelle ’ > ‘ danse en général ’ > ‘ danse — peut-être accompagnée d'exclamations — des enfants ou des jeunes ’) suit exactement cette ligne de descente graduelle vers le profane et l'inoffensif.

déjà que la correspondance d'un *j* espagnol (au commencement [ž], plus tard [χ]) à un *lh* portugais [l] est parfaite (*mejor* = *melhor* 'meilleur') ; de ce côté-ci, on n'anticipe pas de difficultés. Le sens de 'gambade' auquel on s'attend pour *trebejo* n'est plus attesté. Le nom s'étant développé, à ce qu'il paraît, plus rapidement que le verbe le long de l'axe sémantique, on ne trouve que des définitions beaucoup plus concrètes, comme 'jouet' et surtout comme 'pièce du jeu des échecs'. Au pluriel, et ceci cause une surprise, on a enregistré *trebejos* au sens entièrement incompatible avec le reste de la famille : 'instruments, outils' ; s'agira-t-il d'une confusion avec *trabajos* 'travaux' ? En portugais, langue qui a fait des progrès plus lents (sauf en phonétique), on est heureux de rencontrer le sens primaire de *trebelho* : 'danse', puis 'divertissement', que côtoie d'ailleurs un sens beaucoup plus avancé qu'on a déjà constaté en Espagne : 'échec'. Mais le lexique portugais réserve pour nous une autre surprise : en plus de ses emplois prévisibles, *trebelho* alterne quelquefois avec *trabelho* 'cabillot, bâton qui sert à resserrer la corde d'une scie'. *Trabelho*, à son tour, rentre dans une famille fort bien développée, au niveau du lexique des métiers, se rattachant à la fois au nom *trabe* (f.) 'poutre' et au verbe *trabar* 'attacher, lier', 'fermer, serrer' ainsi qu'à plusieurs satellites de ces deux mots enchevêtrés, par ex. *trabazón* (f.) 'lien, liaison', *trabilla* 'boucle, bande' (d'une guêtre), *trabón* (m.) 'entrave', etc.

A première vue, tout ceci paraît un véritable labyrinthe. Mais aussitôt qu'on se rappelle le long vieillissement de *trebejar* et, peut-être à un degré encore plus haut, de *trebelhar*, tout s'éclaire : vieillissement lexical et croisement de mots vont de pair. Il s'agit donc décidément de contacts secondaires avec les domaines de *trabajar/trabalhar* 'travailler' et de *trabilla/trabelho* 'lien, boucle, bande' — contacts suggérés par une ressemblance de forme plutôt que de contenu, qui, à coup sûr, ne manquent pas d'intérêt, mais qui ne doivent pas obscurcir le problème primordial auquel l'étymologiste a décidé de s'attaquer.

Ce qui concerne surtout l'historien du langage en tant qu'étymologiste, c'est le sens primordial de *trebejar* et *trebelhar*, et, sous ce rapport, le dernier doute sera dissipé sous peu de temps à la lumière des témoignages médiévaux. Ces textes précieux, en effet, confirment notre soupçon que les deux verbes en question ne cessaient d'évoquer, pour les lecteurs, l'image de la danse, de l'escapade, de la gaieté effrénée qui marchent de pair avec l'élan vital de la jeunesse et avec le débordement de la joie. Quant aux noms *trebejo* et *trebelho*, ils ne montraient encore aucune tendance à s'éloigner

des verbes qu'ils accompagnaient ; ils restaient de véritables noms d'actions, ne montrant que de rares symptômes d'une première phase de concrétisation. C'est ce stade primitif qui, heureusement, n'appelle aucune reconstruction pénible et artificielle, puisque toutes les données découlent des textes, qui, par conséquent, jouera le rôle principal dans notre rapport sur la survivance de *TRIPODĀRE/TRIPUDIĀRE*.

Tandis que les cas où /ž/, à l'Ouest, correspondent, au Centre, à une autre consonne (y inclus un groupe de consonnes et, à l'autre extrémité de l'échelle, zéro) ne manquent jamais de présenter de sérieuses difficultés — qu'on pense à *igreja* en face de *e-*, *i-glesia* ‘ église ’, ou à *cereija* en face de *cereza* ‘ cerise ’, ou à *Tareija* en face de *Teresa* ‘ Thérèse ’, ou à *queijo* en face de *queso* ‘ fromage ’, ou à *vejo* en face de *veo* ‘ je vois ’, ou à *janeiro* auquel fait écho *enero*, ou à *enveja* qui s'oppose à *envidia* (mot à moitié savant, qui remplace la forme populaire « idéale » **envea* ‘ envie ’), ou à *gente*, qu'il n'est guère facile de concilier avec *yente* — la distribution des sons en sens inverse brille par sa régularité, quel que soit l'exact point de départ en latin. Plusieurs possibilités de documentation viennent à l'esprit :

a) -LI- devant voyelle, donc /lj/ en latin tardif, par ex. *FOLIA* ‘ feuilles ’ puis ‘ feuille ’ > a. port. *folha* en face d'a. esp. *foja* (> esp. mod. *hoja* /oχa/); *FILIU* ‘ fils ’ > a. port. *filho* en face d'a. esp. *fijo* (> esp. mod. *hijo*) ;

b) -C(Ū)L-, avec une forte tendance vers l'ellipse de la voyelle brève, donc /k'l/, témoin *oculu* ‘ œil ’ > a. port. *olho* en face d'a. esp. *ojo* /ožo/, à moins qu'une consonne ne précède ce groupe au point de départ (*MASCULU* ‘ mâle ’ > port. *macho* /mašu/, esp. *macho* /mačo/);

c) -G(Ū)L- > pratiquement /g'l/, à en juger par *COAGULĀRE* ‘ cailler ’ > port. *coalhar*, esp. *cuajar*; *TĒGULA* ‘ tuile ’ > a. port. *telha*, a. esp. *teja* ;

d) à titre d'exception, le groupe rarissime -LLIG- > /l'g/, puis /l'g/, à la base du témoignage d'a. port. *colher* et d'a. esp. *coger* ‘ rattraper, saisir ’, issus tous les deux de *COLLIGERE* ‘ recueillir, ramasser, moissonner ’.

Où les deux langues, dans certains mots (d'ailleurs rares) qui ont l'air de se correspondre, montrent uniformément soit /ž/ soit /l/ à l'état médiéval, les romanistes tirent la conclusion qu'on a affaire à des mots d'emprunt — qu'il s'agisse de lusismes en castillan, de castillanismes en portugais, ou d'éléments lexiques qu'une troisième langue (étroitement apparentée ou exotique) a prêtés aux dialectes de la péninsule Ibérique. Ainsi, c'est bien l'a. fr. *legier* ‘ léger ’ (reflet de **LEVIĀRIU*) qui est la source commune d'a. port. *ligeiro* et d'a. esp. *ligero* ‘ rapide, prompt, agile, leste ’, à la différence de *liviano* qui a rapport au manque de poids (ou à la conduite frivole) et descend, en ligne directe, d'un type rival du latin vulgaire, à savoir

*LEVIĀNU. Pareillement, la coexistence de *nojo* (avec aphérèse) à l'Ouest et de *enojo* ‘ irritation, agacement ’ au Centre de la péninsule s'explique aisément si on les rattache tous les deux à un mot occitan qui, dans un climat déterminé de la culture médiévale (poésie et musique amoureuses) prêtait au rayonnement au-delà des Pyrénées¹.

Si tout ceci est vrai, et les exemples qu'on vient de citer comptent parmi les mieux établis, un dérivé en -ICULĀRE, en latin provincial, de ce verbe TRIPODĀRE/TRIPUDIĀRE qui nous est devenu familier serait le meilleur expédient duquel on pourrait s'aviser. N'oublions pas que le suffixe verbal qu'on invoque a été défini comme itératif-diminutif. C'est précisément la nuance sémantique qu'on souhaiterait rencontrer dans un verbe qui a trait à la danse : ‘ faire vite quelques pas très brefs ’. Au surplus, il paraît facile de concilier cette nuance fort marquée que postule le suffixe latin de la base reconstruite avec ce que révèlent nos sources espagnoles et portugaises du Moyen Age sur le caractère précis des gambades frivoles auxquelles se livrait la jeunesse, à en croire les textes.

Il n'y a, au début, qu'une seule difficulté sérieuse qui menace de s'opposer à une hypothèse si alléchante, et c'est la deuxième voyelle de *trebelhar/ trebejar*. En effet, aucune « loi phonétique » ne nous autorise à transformer la voyelle postérieure — que ce soit un *o* ou un *u* — du mot latin documenté en une voyelle antérieure qu'exigent rigoureusement les prétendus descendants. Mais la difficulté se dissipe aussitôt qu'on projette la phase décisive de l'évolution dans l'Antiquité, quand l'alternance de *o* et *e* (témoins BŌNUS en face de BĒNE) n'empêchait pas encore les locuteurs d'assigner à la même famille les branches en -PĒD- et en -PŌD-/PŪD-, chargées toutes les deux d'une seule mission : celle d'évoquer l'idée ou l'image du ‘ pied ’. Supposé que ceci soit exact, rien ne nous empêche de poursuivre notre analyse en rappelant que, grâce à une conjoncture de plusieurs circonstances, il y eut un moment où les parlants resserrèrent les familles lexicales pour ainsi dire délabrées. C'est alors qu'on était enclin par ci par là à transformer, par réaction à une forte pression morphologique, ATTINGERE ‘ atteindre, toucher à ’ en *ATTANGERE, pour ne pas le séparer définitivement de TANGERE ‘ toucher ’, le centre d'une puissante famille lexicale. C'est ce qui

1. Je crois ne pas devoir m'arrêter sur certains cas assez compliqués, qui, au vrai, mettent en action des morphèmes qui se ressemblent sans qu'il y ait une véritable correspondance. Ainsi, on a vu que port. *trabelho* et esp. *trabilla*, tous les deux, sont des diminutifs de *trabe* ‘ poutre ’ ; mais le suffixe -elho /elhu/ s'appuie sur -iculu, tandis que -illa /ila, iya/ a, pour point de départ - ēlla.

explique la genèse de *atañer* ‘avoir rapport à’ en espagnol¹. En partant de ces prémisses, on arrive aisément à la conclusion que la population latino-phone de la péninsule, en plus d'ajouter le suffixe itératif *-ICULĀRE* au verbe en question, le rapprochait du gros des dérivés de *PĒS PEDIS* en substituant à un *o* ou *u* pâle et indifférent un *e* qui garantissait la survie d'une image. Félicitons-nous donc d'avoir, en **TRIPEDICULĀRE*, une base qui, de prime abord, paraît nous fournir un prototype vraiment impeccable et pour *trebelhar* et pour *trebejar*.

II

La conjecture qu'on vient de lire, qui à première vue paraissait si simple, suscite à la rigueur deux problèmes de grande envergure, à part plusieurs questions subsidiaires au développement qu'on commence d'entrevoir. Dans quelques-unes de ces situations problématiques la chronologie relative paraît jouer un rôle décisif.

Le premier de ces problèmes capitaux, malheureusement fort mal exploré dans ses détails, concerne la réorganisation, en latin vulgaire, de certaines familles de mots qui se groupaient autour d'un verbe. Ce groupement ne manquait pas d'entraîner plusieurs difficultés.

La première d'entre elles avait trait au vocalisme (on y a déjà fait allusion). Si l'alternance de voyelles au-dedans du radical gardait un certain rendement utile (en marquant, par ex., le parfait ou le participe passé), on l'épargnait. C'est bien le cas de *FACIŌ* : *FĒCī*, de *VĒNIŌ* : *VĒNī* et, à un moindre degré, de *MĬTTŌ* : *MĬSī* ; on ne s'étonne donc pas de la survivance de *faço* : *fiz* en portugais, de *vengo* : *vine* en espagnol, ou de *mets* : *mis* en français. Mais là où le latin opposait le verbe simple *CAPIŌ* aux verbes composés *CONCIPIŌ*, *RECIPIŌ*, *SUSCIPIŌ* ou *QUAERŌ* à *CONQUIRŌ*, *INQUIRŌ*, *REQUIRŌ*, l'alternance des voyelles, parfaitement compréhensible dans le latin

1. Il s'agit ici d'un phénomène que nos prédecesseurs appelaient, de préférence, « recomposition ». Ce terme n'est pas des plus heureux, puisqu'il s'agit, en réalité, d'un resserrement — bien au-delà des mots composés — de familles lexicales qui avaient fini par acquérir une structure trop relâchée. Dans certains cas les parlants n'ont pas réussi à réparer les brèches ; ainsi, la distance entre *POENA* ‘punition, peine’ et *PŪNIRE* ‘punir’ était devenue telle qu'il n'y avait aucun moyen d'y remédier. Dans plusieurs contextes lexicaux fort notables, on a tout simplement sacrifié un mot qui, victime d'un tel éloignement, ne rentrait dans aucun cadre. Ainsi, les locuteurs ont conservé le verbe *MŪNIRE*, tout en se débarrassant du nom (pl.) *MOENIA* ‘murs’.

de l'Antiquité, perdait peu à peu sa raison d'être dans la basse latinité. Parfois le cordon ombilical qui unissait le verbe simple à ses satellites se rompait brusquement à cause de cette alternance dont la loi échappait aux locuteurs. Ainsi *capere*, verbe transitif par excellence en latin classique, s'est transformé, en espagnol et en portugais, en un verbe non seulement intran-sitif, mais encore impersonnel (*caber*), foncièrement indépendant de *concebír*, *recebir*, les équivalents — aux niveaux grammatical et sémantique — de *concevoir*, *recevoir*. Le morcellement ne s'est pas d'ailleurs arrêté à ce point : *recebir*, encore en usage au Siècle d'Or de la littérature espagnole, a cédé le pas à *recibir*, tandis que *concebír* n'a pas bougé. On remarque immédiatement que deux conjugaisons, celle en *-er* et celle en *-ir*, se sont partagé l'héritage. Ainsi *querer* s'oppose aux verbes en *-querir* (a. esp. *conquerir*, esp. mod. *requerir*), puis à ceux en *-quirir*, de caractère plus savant (*inquirir*). D'ailleurs l'espagnol et le portugais ne coïncident pas toujours dans leurs réactions à cette tendance. On se rappelle que le sous-sol de l'espagnol exige un type *ATTANGERE, au lieu du class. ATTINGERE, pour justifier *atañer* ; or, le portugais a choisi une route entièrement différente, ayant eu recours à un mot savant, *atingir*. Et quelquefois, procédant à tâtons, les locuteurs ont fait fausse route : si l'espagnol maintient, côté à côté, les équations STRINGERE 'êtreindre' > *estreñir* et CO(N)STRINGERE 'contraindre' > *costreñir*, le portugais, par un curieux détour, arrive à la fausse correction qu'est *constranger*, comme si CO(N)STRINGERE dépendait de *STRANGERE, mot-fantôme sous-jacent qu'on a dû créer spontanément en partant de la correspondance, très familière, ATTINGERE : TANGERE (ou AFFICERE : FACERE)¹. Dans le cas particulier de TRIPODĀRE/TRIPUDIĀRE il aurait été d'autant plus facile d'effectuer le rapport des voyelles en question à celle de PĒS PEDIS que le latin possédait déjà une catégorie de verbes en -PĒDĀRE, témoin le terme militaire pré- et post-classique REPEDĀRE 'reculer, battre en retraite', à l'ombre duquel ne tardèrent pas à surgir, précisément en territoire hispano-latin, plusieurs verbes de structure trans-

1. A cet égard, il ne faut pas se fier trop aux témoignages du français et de l'anglais modernes, qui d'ailleurs parfois se contredisent ; à comparer les séries *atteindre*, *contraindre*, *restreindre* et leurs reflets insulaires *attain*, *constrain*, *restrain*. En anglo-normand, les locuteurs (ou, au moins, les scribes) avaient recours, au hasard, soit à *ein* soit à *ain*, sans qu'il soit toujours possible de délimiter le processus phonétique de la réorganisation morpho-lexicale. A consulter C. T. Onions, *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford [1960], p. 61a, 208a, 761a.

parente, comme *AP-, *DIS- et *SUB-PEDĀRE¹. Avec ce fond de tableau assez nettement dessiné, il n'y a pas lieu de s'étonner que *TRIPODĀRE/TRIPUDIĀRE*, courant le risque d'un isolement de plus en plus périlleux, mais encore vaguement reconnaissable comme rejeton — comme un drôle de rejeton — de *PĒDE*, ait adopté, à un moment donné, une forme plus normale, que nous représentons, faute de mieux, par la graphie stylisée, conventionnelle **TRIPED(I)ĀRE*².

Si la question de l'adaptation vocalique était déjà épineuse, celle du changement du *P* latin en *b* roman, puis en /β/, l'est encore plus. Il s'agit, au fond, de la question-clé de l'évolution de tout mot composé : les parlants se rendent-ils compte, à un moment donné, du schéma ou modèle primitif de composition ? S'il en est ainsi, ils ne permettront pas que -*PED(I)ĀRE*, comme ingrédient du verbe dont nous suivons les avatars, s'éloigne trop de *PĒS PĒDIS*, malgré la différence profonde des conditions phonétiques : car le phonème *P* initial de mot a une résistance tout autre à l'érosion et à l'émettement que ce même phonème en position intervocalique, qui provoque au début la sonorisation, et, par la suite, l'affaiblissement général. Ici, il est juste de s'en tenir à l'adage sujet à caution dans d'autres contextes : chaque mot a son histoire. Il paraît incontestable que c'est la cohésion du mot composé qui contrôle chaque étape et chaque détail de l'évolution ; malheureusement, nous ne disposons que de moyens fort limités pour mesurer ce degré de cohésion indépendamment et en dehors du comportement de certains phonèmes, en perspective diachronique.

Ce qui aggrave nos conditions de travail, c'est la découverte que certaines bifurcations ont donné lieu à la formation de doublets (ou peu s'en faut). On a déjà mentionné le cas de la molécule *REPUDIĀRE* ‘rejeter, divorcer’ / *REPUDIUM* ‘rejettement, divorce’. Or, c'est précisément dans cette famille, qui ressemble tant à *TRIPUDIĀRE/TRIPUDIUM*, que s'est produite une scission remarquable. En effet, on rencontre, d'une part, des formations — s'éche-

1. On peut consulter, pour les détails, mon travail « The Romance Progeny of Vulgar Latin (*RE)PEDĀRE* and Cognates », qui fait partie du livre *Studies in the Reconstruction of Hispano-Latin Word Families*, U. C. P. L., t. XI (1954). Ce livre a eu la bonne chance de provoquer une vingtaine de comptes rendus, en partie fort nourris et détaillés, dont on trouvera la liste dans le t. VI, 1969 [-71], de l'*Anuario de Estudios Medievales*, à la p. 619.

2. En partant du corpus latin, on peut défendre, comme également plausibles, la base en -*ĀRE* et celle en -*IĀRE*. Mais comme, en réalité, c'est le dérivé présumé en -*IC(U)LĀRE* qui, seul, offre une garantie de sauf-conduits aux chercheurs en quête de *trebejar/trebelhar*, la nécessité d'un choix entre -*ĀRE* et -*IĀRE* disparaît aussitôt.

lonnant d'un bout de la péninsule à l'autre — qui attestent la sonorisation de l'occlusive, comme si elle se trouvait en position intervocalique : cat. *rebuig*, murc. *rebuche*, gal. *rebojo* 'refus, rebut, abats' (pour la trajectoire sémantique on peut s'en tenir à l'angl. *refuse*) ; et, d'autre part, le verbe aragonais *repoyar* 'séparer les animaux médiocres d'un troupeau de bœufs', donc, au sens technique de l'élevage du bétail, ainsi que son équivalent a. esp. *repoyar*, au sens plus large et plus abstrait, donc 'répudier' — verbe remplacé par *rechazar*, anciennement *-çar* (< *RE-CAPTIĀRE), en espagnol moderne¹. Encore plus inquiétante est la distribution un peu chaotique des descendants de TRÍPES -EDIS 'trépied' — problème si compliqué que même Meyer-Lübke (qui pourtant était accoutumé aux complexités et aux surprises) confessait, dans sa dernière grande synthèse (*REW* ³ 8912), que certains résultats en étaient incompréhensibles ('unverständlich'), fort douteux ('nicht wohl möglich') ou encore dépourvus d'une justification sémantique ('begrifflich nicht erklärt'). Pour en simplifier l'analyse²,

1. Tout en admettant sa dette envers Vicente García de Diego — qui à deux reprises, au début des années Vingt, s'était attaqué à ce problème — Meyer-Lübke ne manqua pas de souligner ses réserves : selon lui, le groupe dialectal reflétait un déverbal roman et ne descendait point, en droite ligne, de REPUDIUM, comme l'avait soutenu le savant espagnol. J'ai moi-même, il y a un quart de siècle, dédié plusieurs pages à la double transmission de la famille entière ; voir mes *Studies in the Reconstruction of Hispano-Latin Word Families*, p. 69-71. N'ayant pas repris mes recherches de ce côté-là, je ne puis que résumer les résultats auxquels je suis arrivé. A l'exception de l'aragonais (qui, en général, résista longtemps à la sonorisation des occlusives sourdes), les autres dialectes laissent deviner une scission assez nette, le changement de -p- en -b- étant propre aux parlers ruraux et sa conservation comme sourde s'accordant avec un sens abstrait et un emploi au niveau littéraire. Cette bifurcation est plutôt exceptionnelle ; d'ordinaire les locuteurs décidaient soit en faveur de la sonorisation (c'est le cas de PRAECÔNÂRE 'annoncer publiquement' > a. lomb. *apregonar*, esp. *pregonar*, port. *pregoar*, et surtout de PRAEPOSITU/PROPOSITU, d'où on a tiré *prévôt*, etc.) soit contre elle (par ex., PRAECOGNITÂRE 'prévoir' > a. frç. *percoindier*).

2. Peut-être le cas le plus déconcertant est-il celui de la branche *TRÍPETIA > port. *trepeça*, mozar. *thirbeza*, qui, à la différence de sa contrepartie QUATT(U)-ORPEDIA, parfaitement transparente, affiche un T à première vue incompréhensible. Je crois ne pas me tromper en supposant qu'il faut partir du verbe *INTERPEDIÂRE 'trébucher, broncher, faire un faux pas' (qui, lui, était sujet à une contamination avec les innombrables verbes en *-TIÂRE, *-SIÂRE du latin vulgaire, ce qui justifie l'a. esp. *entrepeçar*, puis *entropeçar* et, en dernier lieu, *tro-* et *trom-pezar*, tout comme l'énorme contingent d'abstraits en -ANTIA, -ENTIA finit par transformer VERÈCUNDIA 'honte, pudeur' en *-UNTIA, à en juger par l'a. port. *vergonça* (~ *vergonha*) et l'a. esp. *vergüenza* (~ *vergüeña*). La pression d'*entrepeçar* était assurément suffisante pour produire *trepeça*.

on peut déclarer que certaines formes (y inclus frç. *trépied*, tosc. *treppiedi*, vén. *trepie*, gal. *trepie*) montrent, en partie par la position de l'accent, en partie par la résistance du *-p-* à la sonorisation, que les parlants continuaient à diviser TRIPÉDE en deux ingrédients, tandis que d'autres groupes de locuteurs, à en juger par néap. *trebbete*, logud. *tribide*, a. esp. *trébedes* ~ *trebdes* (>*treudes*) et, moyennant l'agglutination de l'article défini, *las treldes* > ast. ~ léon. *l'estreldes*, le traitaient comme un seul mot indivisible, soumettant l'occlusive environnée de voyelles à la sonorisation tout comme dans le cas trivial de APICULA ‘ avette, abeille ’ > *abeja*.

La difficulté principale, qui pourtant n'est pas insurmontable, consiste donc en ceci. Afin d'obtenir une base adéquate pour *trebelhar/trebejar*, il faut opérer non avec TRIPOD- ou TRIPUD- (les variantes qu'offre le dossier latin), mais avec *TRIPED-, variante hypothétique qui présuppose, de la part des locuteurs, un rapport encore saisissable avec le centre de la famille, à savoir PĒS PĒDIS. Mais pour justifier le passage de *-p-* à *-b-*, il faut, au contraire, conjecturer un relâchement radical, précisément, de ce rapport qu'on vient de postuler ; autrement dit, on se sent obligé de classer *trebejar* (en ce qui relève de l'évolution des sons) avec *tréb(e)des*, et nullement avec *trépied*. Y a-t-il un moyen d'éliminer cette contradiction fort pénible pour le porte-parole de notre thèse ? Nous croyons que oui, pourvu qu'on établisse une échelle chronologique très nette. Le passage de TRIPOD-/TRIPUD- à *TRIPED-, selon toute apparence, est un événement qu'aucun scrupule ne nous interdit d'attribuer à l'Antiquité — même à l'Espagne païenne de l'ère républicaine, à laquelle Rome donnait son premier vernis de culture gréco-latine. Le relâchement subséquent de ce lien puissant paraît s'être produit au bout de plusieurs siècles. Que REPUDIUM soit en effet, ou ne soit pas, un mot apparenté, il s'est produit, en tout cas, un rapprochement entre ces deux mots de vieille souche, REPUDIĀRE et TRIPUDIĀRE (à ce qu'il paraît, avant même que TRIPUD- se soit définitivement métamorphosé en *TRIPED-). Au moment de la crise sévère que devait amener la sonorisation des occlusives, c'est avec les locuteurs qui changeaient REPUDI- en REBOJ-, et non avec ceux qui persévéraient dans la prononciation plus retardataire *repoy-*, que s'est rangée la majorité des parlants qui usaient de ce mot pour ‘ danser ’ dont on suit ici les péripéties. A retenir, d'ailleurs, que TRIPEDIĀRE n'est pas entièrement hypothétique, puisque cette forme figure, il est vrai qu'à titre de hapax legomenon, dans une glose comme équivalent de τριπεδίζω.

III

Le second problème grave auquel on a déjà fait allusion, c'est celui du suffixe fréquentatif-diminutif -IC(U)LĀRE qui seul, sauf erreur, justifierait la coexistence de *-ejar* en ancien espagnol et de *-elhar* en ancien portugais. A ce propos, il est utile de se rappeler ce faisceau de verbes en -ĀRE (d'ordre militaire) dont on ne rencontre que REPEDĀRE à la surface, soit, mais dont on a reconstruit d'autres spécimens : *AP-, *EX-, *SUB-PEDĀRE, à l'aide de l'espagnol médiéval littéraire et en s'appuyant sur des dialectes modernes. Si -PEDĀRE suggérait le lourd mouvement des pieds, la marche forcée, *-PEDICULĀRE prêtait à merveille à l'évocation des ébats, de la danse au pas léger.

A vrai dire, on sait trop peu de ce suffixe -IC(U)LĀRE qui est appelé à jouer un rôle important dans notre analyse. Chose curieuse, c'est en Californie, grâce aux efforts de Edward F. Tuttle et des réverbérations qu'a provoquées sa thèse de doctorat sur les produits romans du suffixe nominal -ĀCULUM¹, qu'on a commencé à se former une idée plus exacte de cette famille de suffixes lourds qui s'appuie sur l'élément syncopé -C(U)L-. Malgré ce progrès notable réalisé dans un domaine assez proche du nôtre, et malgré quelques idées maîtresses qu'on a formulées naguère sur les gammes de suffixes en général², il reste indéniablement un certain vide dans notre information, auquel on essaiera de remédier par un petit détour grammatical.

Pour illustrer l'insuffisance, à plusieurs égards, de nos sources, il suffit de feuilleter quelques manuels qui font autorité. F. Hanssen, dans la version

1. *Studies in the Derivational Suffix -ĀCULUM : Its Latin Origin and its Romance Development*, Suppl. CXLVI à la *Z. R. Ph.*, Tübingen, 1975. Voir tout spécialement la critique intelligente et détaillée de Curtis Blaylock, dans le numéro d'août 1979 de *R. Ph.* et, parmi les comptes rendus antérieurs, celui de M. Roy Harris, dans un numéro récent de *H. R.*, ainsi que plusieurs réactions de spécialistes européens.

2. On trouvera, sur ces gammes, des matériaux inestimables dans ce chef-d'œuvre de romanisme comparé que sont les *Études sur la formation diminutive...*, Uppsala, 1957, de Bengt Hasselrot. J'en ai observé l'action, sur une échelle beaucoup plus réduite, dans une monographie *Patterns of Derivational Affixation in the Cabraniego Dialect of East-Central Asturian*, U. C. P. L., t. LXIV, 1970, et elles ont fait l'objet d'observations, souvent fort judicieuses, dans la douzaine de comptes rendus qu'a provoquée cette étude. J'y suis revenu en 1974 dans mon travail (en cours de publication) « Infinitive Endings, Conjugation Classes, Nominal Derivational Suffixes, and Vocalic Gamuts in Romance ».

soigneusement révisée de sa grammaire historique¹, réserve... deux lignes pour la discussion des verbes en *-cūlāre*. Ce qui est plus grave, c'est que, chemin faisant, il confond deux catégories de verbes pourtant fondamentalement différentes : ceux, en *-ejar*, que l'espagnol a empruntés, dans des conditions historiques entièrement transparentes, soit au portugais ou au catalan (*-ejar*), soit au toscan (*-eggiare*), par ex. *cortejar* ‘courtiser’, *festejar* ‘célébrer’, *manejar* ‘manier’ ; et ceux, doués de droits de citoyen beaucoup plus vieux, où *-ejar* correspond au port. *-elhar*. Ce n'est, évidemment, que la seconde catégorie qui compte, dans le cadre de nos sondages. Quant au manuel de grammaire historique (dans sa rédaction définitive) de Menéndez Pidal², on y trouve, heureusement, quelques renseignements utiles sur les nombreux verbes hispaniques en *-icāre*, *-ntāre* et *-idiāre/-izāre*, mais pratiquement rien sur les verbes, somme toute, également curieux d'ordre soit itératif soit hypocoristique. Ce silence est d'autant plus regrettable que plusieurs de ces verbes ont poussé des racines dans la langue littéraire, par ex., en parlant des enfants, *salt-ic-ar* ‘saut(ill)er’, qui rivalise avec des circonlocutions comme *andar a saltillos* (ou *a saltitos*) ; le choix de l'élément *-ic-* signale, d'ailleurs, une origine dialectale. Les dialectes, surtout ceux du Nord de la péninsule, eux, montrent un véritable foisonnement de formations verbales innovatrices en *-otiar*, *-ayar* et *-uyar*, qui, à quelques nuances près, se ressemblent et suggèrent soit la fréquence soit la petitesse de certains gestes ou mouvements caractéristiques³.

Une déception amère attend l'hispanisant qui en appelle au manuel de la formation des mots de J. Alemany Bolufer — guide vieilli, à n'en pas douter, mais, par occasion, encore utile⁴. Dans ce cas concret l'auteur ne nous prête pas le secours qu'on lui demande. Il ne connaît que *-ejar*, variante de *-ear* < *-idiāre*, et ne se rend guère compte du caractère adventice des mots d'emprunt qu'il cite : *bosquejar* ‘esquisser, ébaucher’, *cotejar* ‘comparer, collationner’, *forcejar* (ici l'auteur néglige de mentionner la variante, pourtant fort commune, en *-ejar*) ‘lutter, se débattre’, *gracejar* ‘être spirituel, avoir l'esprit vif’, *velejar* ‘déferler, déployer les voiles (en naviguant)’, *voltej(e)ar* ‘tourner, se (re)tourner, tournoyer’. Et Alemany Bolufer, qui d'ordinaire, au moins, aspire à dresser un inventaire exhaustif

1. *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, § 394.

2. *Manual de gramática histórica española*, 6^e éd., Madrid, 1941, p. 125.

3. Voir ma monographie précitée sur l'asturien, p. 56.

4. *Tratado de la formación de palabras en la lengua castellana : la derivación y la composición...*, Madrid, 1920, p. 142.

des dérivés en question, d'ajouter que, cette fois-ci, il renonce à un registre complet ! Par surcroît de malheur, l'auteur met à part (*a*)*consejar* 'conseiller', à la base de *CÓNSILIARE*, bien qu'aucun phénomène de dérivation suffixale proprement dite n'y figure ; et il oppose *-ejar* à *-ellar*, suffixe imaginaire qu'il extrait de (*a*)*dentellar* 'enfoncer ses dents dans...' et, au figuré, 'se moquer de façon mordante', en tirant ce verbe directement de *diente* — nouveau faux pas, puisque un étymologiste aussi sophistiqué que Juan Corominas vacille entre *DENTÍCUS* ou **DENTELLUS* comme point de départ, à la stricte exclusion de *DĒNS DENTIS*¹.

Point n'est besoin de lasser le lecteur par un excès de renvois à des analyses inexactes ou superficielles². D'ailleurs je ne peux pas supprimer le soupçon que les mots dont Alemany Bolufer, après avoir dressé dans son brouillon l'inventaire de toutes les formations admises, en 1914, par l'Académie, décida de se débarrasser, auraient été du plus haut intérêt pour nous. Il s'agissait probablement d'un petit résidu de mots de provenance obscure et de structure bizarre — tout comme *trebejar*, que, d'ailleurs, il s'est hâté d'omettre. C'est l'absence d'un profil net des mots en *-ejar* qu'on ose appeler indigènes qui a permis à cette douzaine de lusismes, catalanismes et italianismes en *-ejar* — ayant trait à la navigation, à l'élégance de la cour, bref, à toutes sortes d'aménités et de luxes — de s'infiltrer dans le lexique espagnol, comme s'il s'agissait d'occuper un vide. Il ne nous reste qu'à élucider la question que voici : au fond de ce vide qu'on s'imagine coupable d'avoir produit un *horror vacui* qui, à son tour, déclencha une rapide succession d'emprunts, y a-t-il un moyen de reconnaître encore les traces de *-ejar*<-ÍCULARE qui, à en juger par le témoignage panromain, devaient être assez nombreux dans un passé lointain ?

1. *Diccionario crítico-etimológico de la lengua castellana*, t. II, Bern & Madrid [1955], p. 168 b, s. v. *diente*.

2. Il est vraiment choquant que le seul italianisme en *-ejar* qu'ait reconnu, sauf erreur, J. H. Terlingen, *Los italianismos en español desde la formación del idioma...*, Amsterdam, 1943, p. 10, soit *manejar*, que Juan de Valdés avait déjà analysé ainsi, vers 1530. Comparez cette série d'omissions fâcheuses avec l'examen fort soigneux de *cortejar* qu'on doit à Corominas (*Diccionario crítico-etimológico*, t. I [1954], p. 917 a), qui, après avoir pesé tous les facteurs, reconnut, peut-être à contrecœur, qu'il s'agissait bien d'un emprunt à l'italien et non au catalan.

IV

Dans cette impasse, il n'est pas interdit de s'adresser au comparatisme roman. Écoutons ce qu'enseignait naguère son représentant le plus authentique, Meyer-Lübke, dans sa morphologie des langues romanes (§§ 580-582). Classifiant les suffixes de dérivation, dans l'ensemble, par leurs consonnes, qui, dans cette vision architectonique, jouaient le rôle de véritables piliers, le comparatiste de Vienne faisait défiler, devant ses lecteurs, les séries en *-ĀCULĀRE*, en *-ICULĀRE/-ĪCULĀRE* et en *-ŪCULĀRE*. Jetons un coup d'œil sur le corpus qu'il avait amassé, mais en élaguant certains détails vieillis et en y introduisant d'autres, que la recherche postérieure a approuvés, à l'aide de nouveaux triages :

a) it. *bucacchiare* (à côté de *foracchiare*) ‘perforer, percer, faire de petits trous’ (*buco, foro*), *buscacchiare* (rivalisant avec *frugacchiare*) ‘fouiller, fureter, fourrager’ (*busca ~ buscara, frugare*), *fugacchiare* ‘disperser par-ci, par-là’ (*fuga ~ fugare*), *giocacchiare* (mais aussi *-ucchiare*) ‘jouer un peu, gaspiller un peu, s'adonner à de légers divertissements’ (*gioco ~ giocare*), *lavoracchiare* ‘travailler nonchalamment, à la hâte, n'importe comment; faire un travail d'emblée’ (*lavoro ~ lavorare*), *rubacchiare* ‘commettre de petits vols’ (*ruba ~ rubare*), *sbevacchiare* (verbe entouré de formations rivales en *-azzare* et, plus à propos, en *-icchiare* et *-ucchiare*) ‘godailler, pinter’, *scrib-* et *scriv-acchiare* ‘griffonner’ (*scrivere*), *sputacchiare* ‘cracher, crachoter’ (*sputare*)¹. Rohlfs y ajoute d'autres exemples, les sous-classe selon la nuance sémantique et offre des gloses fort utiles en italien, qui permettent de mesurer l'écart entre primitif et dérivé². Voici quelques données supplémentaires qu'on doit à cette source : (ab)*bruciacchiare* ‘brûler’ (*bruciare*), *campacchiare* (mais aussi *-icchiare*, *-ucchiare* et même *-erellare*) ‘s'arranger, en venir au bout, aller doucement’ (*campo ~ campare*), *gridacchiare* ‘geindre, pleurnicher, pousser des cris’ (*grido ~ gridare*), *imparacchiare* ‘apprendre mal et à contre-cœur’ (*imparare*), (*s'*)*innamoracchiare* ‘folâtrer, papillonner’ (*amore ~ s'innamorare*), *sciupacchiare* ‘gâter, abîmer peu à peu’ (*sciupare*), *sonnacchiare* ‘sommeiller, s'assou-

1. Le romaniste de Vienne paraît avoir rédigé ce paragraphe précipitamment. On ne comprend pas trop bien son renvoi à *fuggi-* ‘fuir souvent’; s'agit-il d'une faute d'impression ou d'une confusion de *fugare* et *fuggire*? L'allusion à *sbad[acchiare]* pose d'autres problèmes; il s'agit, en italien moderne, d'un terme technique qui équivaut à ‘étayer, appuyer, soutenir’ (l'excellent dictionnaire de Barbara Reynolds traduit ce verbe par ‘to prop up, shore up’); c'est plutôt à *sbadigliare* qu'on a recours pour suggérer l'acte de ‘bâiller’. Meyer-Lübke aurait dû prévenir le lecteur de ce déplacement, à coup sûr, secondaire.

2. *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, t. III, Bern, 1954, § 1157.

pir' (*sonno*; moins commun, à ce qu'il paraît, que son synonyme *sonnacchiare*, mais s'appuyant sur l'adj. *sonnacchioso* 'somnolent' et surtout sur l'adv. *sonnacchioni*), *sudacchiare* 'suer, transpirer légèrement' (*sudare*), etc. Rohlfs spécifie, comme point de départ, le lat. vulg. **BATACLARE** 'bâiller', qu'on rencontre dans les gloses. On peut renchérir sur les trouvailles des deux savants en observant que, si les formations en *-acchiare* accompagnent, d'ordinaire, des primitifs verbaux, plusieurs de ces verbes sont, à leur tour, étroitement enlacés avec des noms; ce qui a permis, aux parlants, d'avoir recours à *-acchiare*, de temps à autre, en partant directement d'un nom, comme dans le cas fort éloquent de *sonnacchiare*. Somme toute, on a affaire, en italien, à un suffixe en plein épanouissement, qui, à n'en pas douter, a des concurrents, mais qui ne semble pas leur céder le pas.

b) frç. mod. *criailler*, *disputailler*, *dormailler*, *sonnailler*, *tiroyer*. C'est une récolte beaucoup plus modeste, mais on peut la renforcer en y ajoutant certaines formations figées, comme *bâiller*, qui dans les textes médiévaux figurait encore comme *baailler*; des dérivés qui ont subi un changement de suffixe, comme *chatailler*, remplacé par *chatouiller* (à noter le caractère nominal du noyau); et des mots isolés qui n'ont survécu qu'au niveau des patois, témoin le norm. /kurale/ 'courir constamment'.

Certes, ce paysage un peu pâle acquiert une nouvelle vigueur dès qu'on met à profit de plus abondantes collections de données. Voici quelques exemples que Meyer-Lübke lui-même, au bout d'un quart de siècle, lors de la rédaction du t. II de sa grammaire historique du français, ajouta à sa première documentation : *écrivailler* 'écrire vite et mal', *toussailleur*, comparable à l'all. 'hüsteln', puis *brétailler*, qui se rattache assez nettement à *bretteur*; *ferrailler* 's'escrire, battre le fer' qui, dans la même sphère des activités humaines, lui aussi évoque surtout un nom et non un verbe, à savoir *fer*; *quailler* 'agiter la queue continuellement', que les locuteurs ont extrait directement de *queue*; et *fouailler* 'frapper de coups de fouet répétés' qui maintient un rapport (d'ailleurs, assez mal défini) avec *fouet*¹. Dans son supplément au manuel de son maître, J. M. Piel a ajouté *rimailler* à cet inventaire, tout en remarquant qu'il s'agissait parfois de mots vieillis ou, au moins, inusités². En effet, ce suffixe a subi certaines pertes; en plus du changement de *chat-ailler* en *chatouiller*, il s'est produit le déplacement parallèle de *ventrailler* en *ventrouiller*, ce qui a permis aux locuteurs de conserver une nuance assez nette pour *-ailler*: itérative et légèrement péjorative. Somme toute, comparé à l'*-acchiare* du toscan, *-ailler* est un suffixe français en pleine retraite. Il est hautement probable, à mon

1. *Historische Grammatik der französischen Sprache*, t. II : *Wortbildungsllehre*, Heidelberg, 1921, § 193. *Fouailler* presuppose une régression de *fouet* à *fou-*, qu'a rendue possible l'absence de la moindre affinité entre le radical *feu* (a. frç. *fou* < *FOCU*) et le suffixe verbal *-ailler*.

2. Voir la 2^e éd. de la *Französische Wortbildungslehre*, Heidelberg, 1966, p. 208. Piel affiche un certain scepticisme envers la doctrine de son maître, en cherchant à rapetisser le rôle de *bâiller*, au profit des formations nominales collectives en *-aille* (suffixe qui reflète en premier lieu **-ALIA** et non **-ACULA**).

avis, que l'amuïssement assez récent du phonème /l/ a asséné le coup de grâce à la vitalité de *-ailler* : un verbe comme *brevacher* est beaucoup plus amusant que ne serait **brevavailler*, s'appuyant sur une consonne qui, à en juger par d'autres témoignages, prête à l'hilarité.

c) Pour les péripéties de *-ĀCULĀRE* Meyer-Lübke ne s'arrête pas sur les autres langues romanes ; quant à l'espagnol, le silence des manuels de Hanssen (*Gramática*, § 394) et de Menéndez Pidal (*Manual*, § 125) paraît lui donner raison. Mais ne jugeons pas la situation à la hâte ! Voici Alemany Bolufer (*Tratado*, p. 141) qui, loin de nous trahir comme auparavant, nous apporte plusieurs exemples précieux de *-ajar* fonctionnant comme suffixe déverbal, notamment *estirajar* qui — de pair avec *estirazar* — représente une variante colloquiale de *estirar* ‘tirer, étirer’ ; comme noms d'action, qui mettent l'accent sur la rapidité, on a *estirón* à côté de *estirajón*. De *pintar* ‘peindre’, qui s'est dégagé du ptc. passé *PICTU* contaminé par la nasale de *PINGERE*, on a toute une série de verbes fort expressifs qui suggèrent les idées de ‘barbouiller, peindre mal, enduire’ : *pint-orr-ear*, *pint-arr-aj-(e)ar*. Les éléments *-arr-* et *-orr-*, réduits au rôle modeste d'interfixes, ne nous concernent pas ; mais on reconnaît l'identité de *-aj-* de manière à ne pas s'y méprendre. Le troisième exemple, celui de *sobajar*, anc. *sovajar* ‘écraser, broyer’, me paraît fautif, puisqu'il s'agit d'un croisement de *sobrar* avec (*ab*)*ajar* ‘manier’, à en croire J. Corominas (*D. C. E.*, t. IV, p. 250 b), ce qui nous prive d'un dérivé.

La dialectologie nous permet-elle de compenser cette perte ? Oui, puisque l'asturien central nous vient en aide avec des verbes assez pittoresques en *-ayar*, dont quelques-uns, au moins, correspondent exactement à ceux du français en *-ailler*, etc., par ex. *escociayar* ‘(faire) bouillir, (faire) cuire [trop] lentement ; gâcher, gâter un dîner’, qui côtoie le verbe simple *cocer*, lui aussi d'orientation gastronomique, mais au sens positif¹. Même si l'on écarte le portugais, pour qui la thèse de Joseph H. D. Allen, Jr. (au § 147) n'offre pas grand-chose², on a le droit d'affirmer que *-ĀC(U)LĀRE* a laissé des traces au sud des Pyrénées, moins nombreuses, soit, que les vestiges qu'on en trouve au nord de la France, mais assez nettement dessinées. L'italien de la Toscane, la langue d'oïl et le castillan doublé de l'asturien représentent donc trois degrés du développement ultérieur d'un seul suffixe latin qu'ils partagent.

Meyer-Lübke avait peut-être raison de n'enregistrer que *-ĀCULĀRE* dans son manuel de morphologie comparée (§ 581) ; mais, au fond, il s'agissait de deux formes distinctes du suffixe en question.

1. Pour les détails, consulter mon travail (*Patterns of Derivational Affixation*) cité *supra*, p. 54-55, où je m'occupe aussi des mots dialectaux *escarabayar* ‘griffonner’ et *escolgayar* ‘pendre, être suspendu’ (en lambeaux, tout déchiré).

2. *Portuguese Word-Formation with Suffixes* (supplément au t. XVII, 1941, de la revue *Language*).

Ainsi, en toscan le type *mors-ecchiare* ‘mordiller’ et *sonn-ecchiare* ‘sommeiller’ (qui, à ne s'y pas tromper, présuppose -ICULARE) tenait tête à son rival *compon-icchiare* ‘écrivailler’, *ros-icchiare* ‘ronger’, sic. *gattigyari* ‘chatouiller’, qui paraît plutôt refléter -ICULARE. C'est en français surtout qu'on observe, dès le premier moment, une victoire notable de -iller : *brandiller*, *éparpiller*, *fouiller*, *frétiller*, *grappiller*, *pointiller*, *sautiller*, *sourciller*, *tortiller*; pour *fouillier*, il vaut mieux s'en tenir à l'ancienne graphie et prononciation *fouillier*, tout comme dans le cas de *rouillier*, qu'on retrouve de nos jours déguisé en *rouiller*. Meyer-Lübke ne souffle pas mot sur l'espagnol, mais il croit devoir compléter son argument avec un renvoi à deux verbes portugais : *dedilhar* ‘doigter’ et *gatilhar* ‘chatouiller’, ce qui est dommage, puisque la présence de *dedillo* et *gatillo* en castillan (où -illo descend de -ELLU) et la possibilité de deux emprunts parallèles ouvrent de tout autres perspectives.

En réalité, l'évolution que laisse entrevoir le lexique espagnol était beaucoup plus compliquée. A force de chercher plus patiemment que ne le faisait Meyer-Lübke, on rencontre, dans la péninsule Ibérique, des traces isolées et de -ijar (témoin *regocijar*, anc. *regozijar* ‘égayer, réjouir’, accompagné du nom *regozijo*, à la base de *gozo* < GAUDIU), et de -ejar, puisque les verbes de vieille souche *a-* et *em-parejar*, même s'ils descendaient à la rigueur du type adj. *parejo*, n. *pareja*, ne cessèrent jamais de prêter à une interprétation rivale, à savoir, comme rejetons directs de *par* ‘pair(e)’. Rien ne nous empêche d'en conclure qu'en un stade primitif l'ensemble des dialectes hispano-romans ressemblait, sous ce rapport, à l'italien, où — on vient de le constater — -icchiare et -ecchiare s'équilibrent à peu près. La grammaire détaillée de Rohlfs, au § 1165, tout en admettant la supériorité de -icchiare, insiste sur la variante *rosecchiare* et introduit, dans le procès-verbal, *dentecciare* ‘mordiller, ronger, chicaner’ (que les meilleurs dictionnaires subordonnent, d'ailleurs, à *denticchiare*). Qu'en italien et, surtout, en français le reflet de -ICULARE se soit révélé, à mainte reprise, supérieur à son concurrent, il n'y a rien de surprenant puisque la fonction diminutive — selon une tendance du phonosymbolisme identifiée voici plus d'un demi-siècle par Otto Jespersen — s'accorde à merveille avec la voyelle *i*, pour suggérer la petitesse.

Notre petite trouvaille (et la correction à un passage hâtivement rédigé dans un livre qui continue de faire autorité) renforcent donc considérablement la plausibilité de l'équation *trebejar*, *trebelhar* < TRIPED(ICUL)ARE. Au cas où l'hypothèse d'une affinité réciproque, en latin régional, entre *(AD-, IM-)PARICULARE et *(TRI)PEDICULARE n'entraîne pas la conviction de prime abord, je me permets de souligner les particularités suivantes : l'égalité du nombre des syllabes et de l'accent ; le parallélisme de la structure des deux noyaux, PAR- et PED-, culminant dans l'égalité absolue des deux consonnes initiales ; puis, sous l'angle sémantique, l'emploi fort commun des produits locaux de PARICULA pour désigner un couple amoureux (de danseurs, etc.), donc équivalent de CÖPULA qu'on préfère en gallo-roman et en italo-roman. Enfin, il convient de prêter attention à la structure sémantique du verbe *regozijar* et du nom adjoint *regozijo*, qui eux aussi font allusion aux jeux, divertissements, dissipations, etc. Dans ce cercle magique, on ne s'éloigne donc jamais des ‘ébats’

qu'évoquent instantanément les deux verbes *trebejar*, *trebelhar*, dont nous avons inscrit les péripéties sur notre ordre du jour¹.

C'est surtout par acquit de conscience qu'on jettera ici un coup d'œil sur le dernier sous-groupe des verbes en -CULĀRE — ceux qui sont marqués et mis en vedette par une voyelle d'arrière. Le français n'offre qu'une seule série, d'ailleurs assez bien développée en ce qui concerne le nombre des dérivés et la netteté du contour sémantique. Le toscan, lui, distingue *-ucchiare*, fort bien représenté, de quelques îlots de résistance de *-occhiare*; on s'y attendait, puisque cette répartition répercute, avec une exactitude vraiment surprenante, celle de *-icchiare* (assez commun) et *-ecchiare* (fort rare). Quant à l'espagnol, c'est presque exclusivement *-ujar* qui compte en castillan (proprement dit), mais on trouve quelques vestiges de *-ojar* au niveau de certains dialectes péninsulaires (par. ex., arag. *a-* ou *em-bat-ojar* ‘ battre [les légumes]’). Cet écroulement de *-ojar* en Castille est le pendant — étonnamment exact — de l'éboulement de *-ejar*, qui nous préoccupe beaucoup, vu l'importance de ce phénomène pour l'histoire de *trebejar/trebelhar*.

Examinons quelques détails de plus près. Comme le latin ne manquait pas de diminutifs en -ČULU, il n'est pas surprenant qu'un suffixe verbal parallèle en -ČULĀRE, exprimant la répétition comme équivalent — au

1. Au § 192 de sa *Französische Wortbildungslehre* Meyer-Lübke explique fort bien qu'en latin classique on attachait -ICULĀRE, de préférence, au participe passé (donc MISS-ICULĀRE ‘ envoyer souvent, à plusieurs reprises’, PĒNSICULĀRE ‘ peser soigneusement, considérer, réfléchir ’ à la base de MISSUS, PĒNSUS), tandis qu'en français moderne -iller s'allie au radical de l'infinitif et du présent (donc *mord-iller*). Mais l'auteur ne s'est pas avisé d'un fait pourtant frappant : c'est précisément en vertu de la vieille coutume de souder -ICULĀRE au participe passé que s'est développée une affinité nouvelle — celle des radicaux qui finissent en consonne dentale (*s*, *t*; puis, par symétrie, *d*) pour -iller, à en juger par la série suivante : *bousiller*, *brasiller*, *nasiller*/*pointiller*, *sautiller*/*brandiller*, *fendiller*, arrangement qui laisse à l'écart *grapiller* ainsi que la molécule *dormiller*, *fourmiller* (anciennement *-ier*) et *vermiller*. Il est curieux qu'en français, après le triomphe de l'*i* expressif sur l'*e* incolore, il ne reste que *sommeiller* comme équivalent de l'*it.* -ecchiare, esp. -ejar, port. -elhar. Si les parlants ne se sont pas interdit ce luxe d'un verbe à suffixe isolé, c'est que *sommeiller* s'appuyait sur *sommeil*, le nom ayant en effet précédé le verbe (SOMNICULUS ‘ sommeil bref, somme, sieste ’). Par contre, la désinence de *grasseyer* ‘ parler gras ’, qui apparaît au xv^e siècle, ne me paraît qu'une variante de -oyer (tel qu'il éclate dans la série « chromatique » *blanchoyer*, *brunoyer*, *rougeoyer*, *verdoyer*, en partie tombée en désuétude). Quant à l'esp. *aparejar* ‘ préparer, disposer ’, on en trouve déjà des traces dans le *Poema de Mió Cid*; voir les v. 1123 et 1973 du texte établi par Menéndez Pidal.

niveau de l'action — de la diminution, se soit cristallisé de bonne heure. Mais pour certains mots de la 4^e déclinaison, qui penche vers l'ū comme voyelle thématique, c'est plutôt un élément hypocoristique -ŪCULU qui s'est dégagé. Ainsi, dans les zones où, à la différence de la Toscane (*ago*), ACUS 'aiguille' ne survit pas, on trouve des reflets soit de ACŪCULA (avec un curieux changement de genre — suggéré par la signification ?), soit de ACŪCULA (esp. *aguja*, port. *agulha* et, jusqu'au XVI^e siècle, frç. *aguille*, accentué sur l'*u* et supplanté plus tard par *aiguille*, qui se forme sous l'influence de l'adj. *aigu* et qui met en relief l'*i*, obéissant à la force directrice phonosymbolique de cette voyelle « aiguë » par excellence). C'est, à n'en pas douter, -ŪCULĀRE qui, dans le domaine verbal, accompagnait ce suffixe nominal. Mais en roman, c'est, tout au contraire, -ŪC(U)LĀRE, suffixe fort exceptionnel en latin, qui paraît l'avoir remporté au moins en ce qui regarde sa représentation numérique relative (et, par-ci, par-là, même sa prédominance absolue) sur -ŪCULAR. On peut alléguer deux raisons, assez disparates, pour cette anomalie : d'une part, le domaine de -ŪCULU (et, *a fortiori*, celui des verbes en -ŪCULĀRE) s'est ratatiné en latin vulgaire, au fur et à mesure que -(U)CELLU, -(U)CELLĀRE s'y substituaient ; d'autre part, l'expressivité de ū (qui, malheureusement, n'a pas encore trouvé un interprète de la taille de Otto Jespersen), le rendait décidément préférable à o < ò, ü sur le plan de l'expressivité, dans certains contextes. En effet, dans les langues méridionales de la Romania qui, sous ce rapport, conservent mieux que le français du Nord les schémas vocaliques du latin vulgaire, on reconnaît, dans le système prépondérant des suffixes, la fameuse triade A, I, U menaçant d'écraser la dyade E O (autrement dit, de dissoudre la pentade A E I O U), qui ne se dessine qu'assez faiblement.

Voici quelques exemples, qu'on a puisés aisément dans les meilleurs manuels.

Pour le français, Meyer-Lübke, vers 1894, avait rassemblé la documentation suivante : *barbouiller*, *bredouiller*, *chatouiller*, *gazouiller*, sans avoir rencontré un dénominateur commun quant au sens ; il ajouta, à ce fonds, d'autres témoignages en 1921 : l'a. frç. *tooilier* 'herumröhren', donc 'toucher, tâtonner, remuer de plusieurs côtés', vraisemblable descendant direct de TUDUCULĀRE (d'ailleurs, c'est la forme en -ICULĀRE que les dictionnaires consignent en première ligne) ; puis *tantouiller*, synonyme de structure opaque de *barbouiller*, et *ventrouiller* comme remplacement tardif d'une formation ancienne en -ailleur. Meyer-Lübke avait raison de soupçonner l'interférence de *brouiller* et *souiller*, bien qu'il soit risqué d'invoquer ici, sur ses pas, des onomatopées ; si *souiller* a entr'ouvert la porte, de temps à autre, à la scatalogie, la part de *brouiller* explique fort bien l'accent que les parlants mettaient sur le désordre

et la fragmentation. On reconnaît cette même note chaotique, mais transposée au domaine des sons et des chants, dans *bredouiller* et *gazouiller*, que Meyer-Lübke avait tort de mettre à part. En élaborant les idées de son précepteur, Piel, en 1966, puisait, dans l'*Einführung in die Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft* de W. von Wartburg (Halle, 1943), p. 76, certaines formations qu'on avait jusqu'alors négligées, comme *bafouiller* et *trifouiller*, et il assignait le mystérieux *tantouiller* au XVI^e siècle.

b) Pour l'espagnol, on a le témoignage — à vrai dire, trop bref — de Hanssen (*loc. cit.*). Il s'agit, selon lui, des verbes suivants : *apretujar* ‘ presser, serrer, étreindre ’¹, *mamujar* ‘ sucer par intervalles ’ (à noter la variante *marmullar* ‘ mâcher en donnant l'impression de suçonner ’, ‘ marmotter, murmurer ’ ; les équivalents anglais — *mutter, mumble* — rendent hautement probable l'orchestration onomatopéique), *mascujar* (var. *-ullar*) ‘ mâcher à la hâte, murmurer ’, (coll.) *taperujar* ‘ couvrir sa face d'une manière gauche ’ et *tapujar* ‘ affubler, enmitoufler sa face ’. Il s'agit donc d'un rendement fort modeste, dont on reconnaît tout de suite les deux ou trois principaux noyaux sémantiques.

c) L'italien, lui, doué comme toujours de ressources formidables pour saisir et reproduire toute la gamme des nuances de la comédie humaine, avec une sensibilité et sensualité extraordinaires (Rohlfs, *H. Gr. It. Spr.*, § 1170), offre deux séries de verbes en *-ucchiare*, dont l'une est itérative-diminutive (*bevucchiare* ‘ bere poco e spesso ’, *mangiucchiare* ‘ mangiare poco e senza voglia ’, *baciucchiare* ‘ dare baci piccoli ’, *spenducchiare* ‘ spendere poco ’), tandis que l'autre approche du ton péjoratif : *imparucchiare* ‘ imparare poco o male ’, *legiucchiare* ‘ leggere a stento ’, *scrivucchiare* ‘ scrivere poco e non bene ’. Le romaniste de Tübingen offre plusieurs autres exemples entièrement transparents qu'il a puisés dans la langue littéraire courante (*gem-ucchiare*,

1. Il y a un quart de siècle, je me suis occupé, dans une monographie lexicologique fort minutieuse, et du suffixe *-ujar* en général, et de *apretujar* en particulier ; voir les notes 368-370 qui accompagnent cette étude (« *Apretar, pr(i)eto, perto* : historia de un cruce hispanolatino », *Thesaurus*, t. IX [1953-55], p. 1-139). En voici le résumé : *apretujar* et le nom d'action correspondant *apretujón* figurent dans la langue littéraire à partir du XVIII^e siècle ; on en trouve des vestiges isolés dans le lexique de D. de Torres Villarroel (qui n'est pas exempt de régionalismes assez pittoresques, remontant à l'usage de la province de Salamanque), et *-uxar* abonde en galicien. Est-ce donc le cas de l'infiltration, d'ailleurs assez tardive, d'un élément « occidental » ? Peut-être ; mais il faut compter aussi avec la puissante influence que peut avoir exercée *estrujar* (reflet fidèle de *EX-TORCULĀRE), un verbe de très vieille souche en Castille, qui figure dans une des versions du texte médiéval *Calila y Dimna* (l'autre manuscrit offre la leçon rivale *machucar*) ; d'ailleurs, le lexicographe grenadin Pedro de Alcalá opéra, en 1505, avec l'équation *estrujar = apretar* (j'ai puisé cette information dans le *D. C. E.*, t. II, p. 455 b). Mon travail de 1955 renvoie aussi à *empapujar* ‘ faire manger trop ’ (au bébé), ‘ bourrer ’ et souligne l'influence assez probable de *reburujar*, var. *arrebujar*, qui, remontant (au moyen d'une métathèse) à VOLUCRĀRE, donc, en dernière analyse, à VOLVERE, suggèrent une série d'idées qu'on exprime d'ordinaire par *en-* ou *re-volver*, donc ‘ emmêler, embrouiller, embarrasser, remuer ’, etc.

gioc-ucchiare, guadagn-ucchiare, innamor-ucchiare) et, ce qui est plus, fournit quelques précieux parallèles tirés des dialectes modernes, qui, d'ailleurs, ne s'éloignent pas trop du toscan en ce qui regarde la fonction du suffixe (pist. *studi-ucchiare* ' studiare ben poco ', vén. *cant-uciare* = tosc. *-ucchiare*). Ensuite, il cite un exemple isolé, mais fort expressif — à en juger par la glose — de la variante rivale (*s-gran-occhiare* ' mangiare rapidamente cose che sotto i denti si sgretolino con rumore ', donc ' mâcher en faisant beaucoup de bruit ' — on pense immédiatement au groupe *marmullar/mascujar* de l'espagnol) ; et il insiste, sans la prouver d'ailleurs, sur la primauté hiérarchique des suffixes nominaux correspondants *-ucchio*, *-occhio* (à mon avis, ce sont plutôt *bacicchio* ' baiser donné à la hâte ' et, tout spécialement, *baciucchio* ' longue série de baisers ' qui sont des déverbaux)¹.

Cette petite promenade ne nous a pas trop éloignés des péripéties de *trebejar/trebelhar*. D'ailleurs, nous n'avons guère épousé les mille et un problèmes que pose la formation des gammes ; pour n'en mentionner qu'un seul qui reste à résoudre, on ne s'explique pas le manque de la moindre influence de *agenouiller* (réfl.) ou *verrouiller* sur les verbes en *-ouiller*, en face de l'énorme pression qu'à exercée *brouiller* (au XIII^e siècle, *broillier* ' mélanger, salir ' ; à comparer à l'angl. *broil*, qui est resté un verbe d'ordre culinaire) — qu'on peut appeler à juste titre l'évocation par excellence de

1. *Historische Wortbildungslehre des Sardischen*, « Romanica Helvetica », t. XXXIX, Bern, 1952. Nous n'avons pas, bien entendu, le loisir de nous occuper ici de toutes les péripéties du suffixe *-CŪLUS* en latin et en roman ; il s'agit pour nous, principalement, de dégager les variantes à voyelle capables de former des gammes et d'observer le rétrécissement (mais nulle part la perte irréparable) des voyelles — naguère « thématiques » — *e* et *o*, au profit de la triade fort puissante *a*, *i*, *u*. L'indéniable succès de *-ACULĀRE* et de ses rivaux n'entraîna pas, à ce qu'il paraît, tout de suite le tarissement de *-CŪLUS* précédé d'une consonne en latin vulgaire ; témoin **MISCULĀRE* ' mêler, mélanger ', qu'on a reconstruit, en partant de *MISCĒRE*, à l'aide du témoignage des langues romanes (a. frç. *mesler*, a. esp. *mezclar*, puis *mezclar*, a. ptg. *misclar* en face de *misturar*, axé sur l'abstrait *MIXTŪRA*, rival qui l'a emporté en fin de compte) et même du paléo-germanique (a. h. a. *miscelōn*). A observer que cette activité humaine se dissout, elle aussi, dans une succession de petits mouvements rapides, mais cette fois-ci, à la différence de **TRIPEDICULĀRE*, exécutés par les bras, les mains, les paumes, les doigts et non par les pieds. Il est loisible d'aller plus loin et de postuler, pour *-CULĀRE* précédé d'une consonne, une scission en deux développements parallèles, selon le rythme du discours et la netteté de l'élocution. D'un côté, une prononciation lente et soignée, qui va de pair avec le sens abstrait, donne lieu aux verbes du type a. nav. *revisclar* ' ressusciter ' à la base du parfait fort *revisque* (Berceo) et, précisément, *mes-*, *mez-clar*. De l'autre côté, les verbes qui s'épanouissent dans l'ambiance rurale finissent par ne plus distinguer *-CŪLĀRE* et *-TŪLĀRE* et suivent le modèle *remachar* ' river, confirmer ', extrait, lui, de *macho* ' marteau ' < *MARTULU*.

la notion du chaotique. Quoi qu'il en soit, on comprend mieux, après ce détour, que la consonne dentale de *PEDE* s'alliait fort bien avec le suffixe verbal *-CULĀRE*; on apprécie mieux qu'auparavant le fait que (*AD-*, *IM-*) *PARICULĀRE* a pu frayer le chemin à **PEDICULĀRE*. On se rend compte, pour la première fois, d'un détail important : c'est l'opacité structurale de *treb-ejar*, *-elhar* qui, vraisemblablement, a sauvé la désinence *-ejar*, *-elhar*, empêchant la voyelle d'avant beaucoup plus expressive, à savoir *i*, d'en-vahir ce territoire. Sous ce rapport, il sera utile de réfléchir sur la survivance rien moins que remarquable du verbe *sem-ejar/-elhar*, qui reflète un type **SIMILIĀRE* ‘ ressembler, paraître ’ du latin vulgaire de certaines provinces (it. *somigliare*, logud. *simidzare*, frioul. *seme(y)ā*), en face du *SIMILĀRE* classique qui, lui, est l'ancêtre direct de *sembler* (roum. *sămăna*, occ. et cat. *semblar*). Le décès de *SİMİLIS* en hispano-roman, que confirme éloquem-ment le silence du dictionnaire de Meyer-Lübke, condamnait à l'échec toute tentative de « démonter » le mécanisme de *semejar*, protégeant ainsi le segment pâle qu'était sans doute *-ejar*.

Avant de congédier cette parade de suffixes assez pittoresques, on se sent tenté de jeter un coup d'œil sur la répartition des suffixes verbaux en sarde, d'autant plus que Meyer-Lükbe, au § 582 de sa grammaire, avait enregistré, comme porte-parole de cette langue, *is-terr-ugare* ‘ étendre par terre’. Le lecteur d'aujourd'hui a l'avantage d'avoir à sa disposition quelques paragraphes magistraux (§143 - §159) du traité sur la formation des mots en clé diachronique de Max Leopold Wagner¹. Or, quels que soient les détails (qu'il s'agisse, par exemple, de suffixes authentiquement sardes ou d'éléments empruntés au toscan), il est surprenant que les voyelles « thématiques » soient presque toujours *a*, *i*, ou *u*; il existe deux verbes en *-ottare*, soit (§ 157), mais l'un d'eux est un mot d'emprunt à l'es-pagnol : *chacota*, *chacotear*, ce qui nous exempte de la nécessité de le faire entrer en ligne de compte. Même quand les locuteurs sardes adoptèrent l'it. *apparecchiare*, ils réussirent à l'adapter aux conditions et prédispositions locales, en remplaçant l'*-ecchiare* par *-ittsare* dans la zone centro-septen-trionale et par *-iččai* dans la zone méridionale de l'île (Wagner, § 151). *Trebejar/trebelhar* représentent donc des restes — d'ailleurs fort bien conservés — d'un type éminemment archaïque.

1. Tout de même, au XVI^e siècle Argote de Molina se rendait déjà compte de l'existence d'un mot vieilli *trebejo* dont il conjectura, d'ailleurs, fort bien le sens ; v. *infra*.

V

Ce n'est que maintenant, au bout d'une longue digression, que nous sommes prêts à passer au crible une série de conjectures pittoresques que des générations d'étymologistes ont émises au sujet de l'origine de *trebejar* / *trebelhar*. On en trouvera un inventaire fort commode, quoique lacunaire, au quatrième tome du dictionnaire « critique » de Corominas, s. v. *trebejo* — et la décision de l'auteur d'axer les vicissitudes de la famille entière, y compris le verbe *trebejar*, sur le nom d'action *trebejo*, au lieu de discuter ce nom verbal en fonction du verbe sous-jacent, est en elle-même, à n'en pas douter, un arrêt d'ordre étymologique, d'ailleurs nullement heureux. L'examen qu'on trouve dans le *D. C. E.* d'un défilé d'explications antérieures est d'ailleurs moins curieux — étant donné la médiocrité de la plupart des hypothèses en question — qu'une sorte de confession que l'ancien professeur de Chicago y ajoute, pour narrer aux lecteurs une crise de conscience qui l'a poussé à abandonner une idée longtemps chérie, et dont il a découvert soudainement la fragilité. Étant alors en proie au désespoir, il s'accroche à une alternative si absurde qu'elle fit, à mon avis, table rase de tous ses efforts. Mais évitons la précipitation et suivons le fil du courant ! (C'est au début du XVII^e siècle qu'a commencé la discussion, et Corominas a le mérite d'y avoir attiré l'attention.)

Dans son dictionnaire de conjectures et rêveries étymologiques (1611)¹, S. de Covarrubias fut, vraisemblablement, le premier à se laisser duper par la ressemblance des deux verbes *trabajar* et *trebejar* — d'autant plus facile-

1. Je me sers de l'édition (Barcelona, 1943) du *Tesoro de la lengua castellana o española* qu'on doit à M. de Riquer ; voir p. 971 b, s. v. *trabajo*, *trabajado*, *trabajar* ; et p. 976 a, s. v. *trevejos* (au pluriel). Le lexicographe cite, à la p. 971 b, un proverbe curieux, dont le sens exact m'échappe : « Abeja y oveja, y piedra que treveja » ; on le trouve aussi à la p. 27 a, s. v. *abeja*. A comparer, peut-être, l'angl. *stray* (*bullet*) et le russe *šal'naja pulja*, en parlant de la balle perdue. A force de feuilleter, on découvre aussi un commentaire non moins énigmatique sur le nom et le verbe à la p. 171 b, s. v. *axedrez* : « Dixeronse escaques... y todos ellos en común, *trevejos*, de *trevejar*, que es ' cutir ' y ' herirse unos con otros ', de donde se dixo ' día de trabajo ' y ' día de cutio ' ». Il paraît s'agir ici d'une fausse étymologie savante, suivant l'heureuse formule de Georges Gougenheim. La conclusion principale qu'on peut tirer de toutes ces divagations, c'est que Covarrubias ne comprenait plus le sens précis de *trevejar* et, à coup sûr, ne s'en servait jamais. Les commentaires que Benito Remigio Noydens ajouta, en 1674, au dictionnaire en question, à l'occasion de la deuxième édition, n'ont trait qu'à *trabaj-o*, -ar et ne font plus allusion à *trevej-o*, -ar.

ment que ce dernier mot, de son propre aveu, était déjà pour lui vieilli et que, peut-être, il n'en comprenait plus toute la gamme sémantique. Ce qui, d'ailleurs, plus aggravait la situation, c'est le fait que, pour la génération de ce lexicographe (qui comprenait Cervantès), les lettres *b* et *v* étaient devenues échangeables, ne représentant qu'un seul phonème, détail qui explique que dans le vénérable *Tesoro* de Covarrubias *trebejar* figure s. v. *trabajar*, tandis que *trevejos* ‘las pieças del axedrez’ en est séparé par plusieurs pages, sans que l'auteur mette en question la relation étroite entre le verbe et le nom. Comme l'enchevêtrement génétique de *trabajar* et *trebejar*, malgré le ridicule de l'hypothèse au plan de la signification ('travailler' en face de 's'amuser'), qui saute aux yeux — n'a cessé de hanter l'imagination des romanistes jusqu'au xx^e siècle, il est nécessaire d'insister sur la formulation précise du pionnier : pour lui, *trebejar* était non une variante, mais le prédecesseur de *trabajar*, probablement en raison de son vieillissement (mais l'auteur se garde de révéler ses arguments)¹.

On ne peut pas dire que les « théories » fantaisistes de Covarrubias aient eu un grand retentissement. Parfois le silence des successeurs est plus éloquent que leurs protestations. Or, le dictionnaire étymologique posthume de R. Cabrera, qui offre pourtant de bons renseignements sur la provenance de *trébedes* ‘trépied’ (TRIPEDĒS) et de *trébol* ‘trèfle’ (TRIFOLIUM), opte pour un mutisme absolu en ce qui concerne l'origine de *trebejar*². Et le dictionnaire comparé de Diez, dont la parution, en 1853, marque l'avènement d'une nouvelle étape, omet résolument *trebejar* dans sa section his-

1. Pour certains retentissements, de plus en plus faibles, de cette idée (ou, plutôt, de ce malentendu), on peut consulter, *infra*, les réactions de Morel-Fatio, en 1875, et même de Hanssen, en 1913.

Le travail d'élaboration commença d'ailleurs assez tôt, avec P. F. Monlau, *Diccionario etimológico de la lengua castellana* (1856) ; je m'appuie ici sur l'édition de Buenos Aires (1941), basée, à son tour, sur la 2^e éd. (posthume, préparée par le fils de l'auteur, J. Monlau, Madrid, 1881). Monlau offre une définition assez exacte de *trebejar* (s. v. *trabajar*) : ‘travesear, enredar, juguetear’. Chose curieuse, il s'approprie l'idée de Covarrubias (à qui il impute un faux rapprochement avec *atravesar*, dont son devancier ne fut nullement coupable !) ; puis il introduit une retouche notable : le verbe [*]TRABACULARE du latin vulgaire aurait subi une bifurcation moyennant l'alternance des suffixes -ACULARE et -ICULARE. Il s'agit donc, selon Monlau, de doublets, avec polarisation sémantique ; il en ressort qu'il a feuilleté non seulement le Trésor de Covarrubias, mais aussi la grammaire de Diez.

2. *Diccionario de etimologías de la lengua castellana*, ed. J. P. Ayegui, Madrid, 1837 ; il s'agit d'une œuvre posthume, qui reflète les goûts et la mentalité de l'ère de Napoléon.

panique et n'y fait pas allusion à propos de *travaglio*, -*are* non plus ; l'auteur énumère les porte-parole (Diefenbach, Ferrari, Muratori, Sylvius, Wachter) pour plusieurs hypothèses, qu'il refuse d'ailleurs d'accepter ; mais le nom de Covarrubias, que Diez citait assez souvent ailleurs, même avec une certaine complaisance, brille cette fois-ci par son absence (p. 352 et s.).

Cependant, l'éénigme qui entourait la naissance de *trebejar/trebelhar* continuait de piquer la curiosité de certains chercheurs. Sans dépasser le cadre du XVIII^e siècle, on est en droit de signaler l'ingéniosité vraiment remarquable du P. Sarmiento, qui, s'armant de sa connaissance profonde du latin, de l'espagnol et du galicien (qui coïncide fréquemment avec le portugais), fut le premier à proposer un rapprochement avec TRIPUDIARE. Inutile d'insister ici sur la fécondité de cette idée ; le seul détail qui manque pour rendre cette conjecture invulnérable, c'est l'allusion à une forme fréquentative en -ICULARE, non documentée, soit, mais hautement plausible¹.

Grâce au silence acharné de Diez, le mythe de la parenté fort étroite de *trabajar* et *trebejar* ne se dissipait qu'assez lentement. Vers le début du dernier quart du XIX^e siècle, une chercheuse douée et, d'ordinaire, étonnamment indépendante, Carolina Michaëlis, y tenait encore² ; ce n'était pas, pour sûr, sa décision la plus heureuse. Paul Förster, lui, tout simplement ignorait le problème³. L'honneur d'ébranler un peu cet état de stagnation échut à un hispanisant français, qui, en s'attaquant au lexique du *Poema de Alexandre* (dont on ne connaissait en 1875 que la version du ms. O, dite « léonaise » à tort ou à raison), prêta beaucoup d'attention à *trebejo/trebejar*⁴. Sans écarter, d'un seul mouvement hardi, les excentricités de Covarrubias — Federico Hanssen en conclut même, quarante ans plus tard, que

1. C'est bien à l'interprétation de Sarmiento que paraît faire allusion Monlau, sans en identifier d'ailleurs l'avocat, pour des raisons que j'ignore. Par une fâcheuse coïncidence, Corominas, lui, identifie Sarmiento et le comble d'éloges, mais s'abstient d'identifier le passage en question !

2. Voir ses *Studien zur romanischen Wortschöpfung*, Leipzig, 1876, p. 227 b et 299 a ; ce qui se cache derrière le titre un peu vague, c'est un inventaire subtil de doublets espagnols, un peu à la Auguste Brachet, précédé d'une étude pénétrante et suivi d'un index fort utile.

3. Au moins je n'y ai pas trouvé la moindre allusion en feuilletant plusieurs chapitres de sa *Spanische Sprachlehre*, Berlin, 1880 ; p. ex., les § 176, 212, 217, 334, qui auraient prêté à cette discussion.

4. Dans le lexique (plein de renvois étymologiques), aux p. 50 et s., qui rentre dans ses « Recherches sur le texte et les sources... » in : *Romania*, IV, 1875, p. 7-90.

le futur professeur au Collège de France l'appuyait¹ —, Morel-Fatio eut le courage de proposer, au moins, une alternative comme possibilité latente : *TREPIDULĀRE* ‘trembler’, qui conviendrait bien pour le sens et pour les lettres (c'est-à-dire, les sons) ; le point de départ serait donc l'adjectif *TREPIDUS*, l'antonyme de ‘intrépide’. Cet optimisme s'avéra, à coup sûr, exagéré : un abîme séparait *trebejar/trebelhar* du sens de ‘trembler’, et il n'était rien moins que sûr que le groupe, d'ailleurs rare, -D(U)L- léguait à l'ancien espagnol le phonème [ž]. Mais ne chicanons pas Morel-Fatio, à qui l'hispanisme, en l'occurrence, doit deux ou trois découvertes précieuses. C'est lui qui dénicha le nom *trebeyl* dans une vieille chronique catalane ; qui découvrit un exemple isolé de *trobejo* (selon lui, un hapax legomenon) dans la version O de l'*Alexandre*, côté à côté avec *trobellar* et *trobeyar* comme variantes de *treb-ejar/-ellar* dans le fouillis des manuscrits du *Fuero Juzgo* ; et qui identifia la glose de Covarrubias ‘bolver las cosas de una parte a otra’ comme une tentative de réconcilier, moyennant un dénominateur commun, deux significations presque diamétralement opposées. Son objection principale à la conjecture de Covarrubias le montrait d'ailleurs en plein contrôle de la grammaire historique : « *E* pour *a* dans le préfixe n'a rien qui étonne ; mais nous avons un second *e* plus difficile à expliquer. » Évocation parfaite de la pierre d'achoppement.

Comme les sondages étymologiques marchaient assez mal en Europe il n'est pas interdit de jeter un coup d'œil sur ce qui se passait, sur ces entrefaites, aux États-Unis. L'importante thèse de doctorat de Jeremiah D. M. Ford, sur les sifflantes de l'ancien espagnol (soutenue en 1897), réclame tout de suite notre attention². Malheureusement, Ford, ayant dépiqué un exemple du nom *trebejo*, au pluriel, dans une poésie connue à présent sous le titre de « *Disputa del alma y el cuerpo* »³, au lieu d'admettre aussitôt qu'il s'agissait d'un mot d'origine obscure, essaya d'en élucubrer le prototype, sans savoir s'y prendre habilement. La reconstruction qu'il en offrit, suivie d'un point d'interrogation, *TRIVICULOS*, était un mot

1. *Gramática histórica de la lengua castellana*, Halle, 1913, § 77.

2. « *The Old Spanish Sibilants* », travail qui parut trois ans plus tard in : *[Harvard] Studies and Notes in Philology and Literature*, t. VII, p. 1-182 ; voir la p. 130 (et, sur *trabajo, -ar*, aussi les p. 137, 142, 146, 148).

3. On a recours aujourd'hui à l'édition magistrale de R. Menéndez Pidal, qui date de 1900 et qu'on trouve aisément dans les anthologies — tels les *Old Spanish Readings* de Ford, auxquels on reviendra tout de suite. En 1897, Ford dut se servir de l'édition médiocre et complètement vieillie de Octavio de Toledo (1876). Pourtant, Menéndez Pidal confirma la leçon *treb[e]jos*.

complètement vide de sens. Peut-être cette débâcle était-elle due au silence qu'avait gardé la source principale de Ford, un article d'importance capitale de Rufino José Cuervo, paru quelques années plus tôt¹. Que ce fût ou non la conséquence de ses remords, Ford revint à l'attaque en rédigeant le glossaire étymologique qui accompagnait l'édition révisée et élargie (1911) de ses *Old Spanish Readings*, réimprimée plusieurs fois dans la suite. Cette fois-ci il s'abstint d'offrir une base « vide » (genre qu'avait mis à la mode, hélas, Antoine Thomas)². Tout au contraire, il s'agissait pour lui d'étaler, devant le lecteur stupéfait, une véritable pléthore de nuances sémantiques postulées, par un excès d'imagination, à la base de données fort mal définies : de débutant timide, Ford s'était graduellement transformé en un jongleur de conjectures trop audacieuses.

A ce stade il déclare *trebejo* vraisemblable nom abstrait tiré d'un verbe, *trebejar*, dont il associe l'origine avec un pique-nique champêtre assez pittoresque, célébré à un carrefour (« 'to sport', as people do at the cross-roads, a common place for rustics to gather and have games»). La base, au niveau du latin vulgaire, sera donc [*]TR̄IV̄LIĀRE, extraite de TR̄IV̄IUM 'carrefour'. Mais, pourrait-on demander à Ford, qui a jamais vu, en latin populaire, la moindre trace d'un suffixe productif -LIĀRE ? Cependant, l'auteur se hâte de nous consoler avec une alternative, une espèce de diminutif *TR̄IV̄CULUM dérivé directement de TR̄IV̄IUM, ce qui contredit son propre classement de *trebejo* comme vraisemblable abstrait verbal. Ford paraît ne pas avoir beaucoup de confiance dans sa propre vue de l'esprit, puisqu'il ajoute une note de scepticisme (« But ? » 'mais ?'). Mais ni un renvoi à l'it. *trebbio* 'trifurcation de la route' > 'divertissement, amusement' (interprétation que les bons dictionnaires s'obstinent à contredire), ni une allusion à l'angl. *trivial* (qui, au fond, signifie 'such as may be met with anywhere', 'of small account') ne suffisent à sauver une conjecture foncièrement erronée. Ford a fait fausse route, parce que la gamme sé-

1. Il s'agit de la première version de ses fameuses « Disquisiciones », qu'on trouvera au t. II (1895) de la *Revue hispanique*.

2. La première édition (1906) de cette chrestomathie manquait encore d'un vocabulaire étymologique ; l'auteur y suppléa à partir de la seconde édition (Boston, etc., 1911), complètement refondue, et réimprimée en 1934, puis en 1939 ; voir la p. 302 a. Mais les Corrections intercalées après coup entre la p. 176 et la p. 177 ne s'occupent plus de *trebejo*, Ford ne sachant pas, à ce qu'il paraît, sortir du cul-de-sac dans lequel il s'est égaré. Les notes (p. 130-133) qui accompagnent le texte de la *Disputa* gardent un silence absolu sur le mot en question.

mantique qu'il propose (' triviality, sport, trick, jest ') est inexacte, ne correspondant guère aux témoignages fort précis des passages en question ; et, indépendamment, parce que la graphie avec *-b-* qu'offrent, presqu'à l'unanimité, les textes médiévaux, ne peut nullement remonter à un *-v-* de la langue-mère.

Revenons donc sur nos pas et arrêtons-nous sur l'étape suivante de la recherche, telle qu'elle fut poursuivie au Monde Ancien. A en juger par le silence absolu gardé par G. Körting — médiocre savant, mais guide digne de confiance à travers les broussailles de l'étymologie — dans les trois éditions successives (1891, 1897, 1907) de son dictionnaire comparé¹, l'Europe centrale, pourtant berceau du romanisme, continuait à faire peu de cas de ce problème particulier. Mais les chercheurs qui se cantonnaient dans le domaine luso-hispanique ne pouvaient pas se permettre luxe pareil. Voici comment le marquis de Valmar, en préparant le glossaire qui faisait partie d'une élégante édition des *Cantigas* alfonsines publiée sous les auspices de l'Académie Royale, envisageait le problème qui nous inquiète : il lui parut judicieux de réunir, au préalable, le maximum d'éléments d'information, sans se lancer, éperdument, dans des conjectures risquées et invérifiables. C'est donc son remarquable dossier, qui s'étend au galicien, au portugais et à l'espagnol du Moyen Age, qui nous intéresse surtout (quant aux sources secondaires, la seule donnée importante qui lui ait échappé, c'était la note de A. Morel-Fatio, publiée quatorze ans auparavant)².

Le marquis nous informe qu'un célèbre antiquaire du XVI^e siècle, Argote de Molina, avait enregistré, dans son glossaire du *Conde Lucanor*, le nom commun *trebejo* comme équivalent de ‘juego, burla, regozijo’ — preuve

1. Voir R. Academia Española, *Cantigas de Santa María*, Madrid, 1889, t. II, p. 783 *b* et 784 *a*. Le glossaire contient aussi, aux p. 782 *a* et 783 *a*, de longues divagations sur *traballarse*, bien que ce verbe ne se trouve que deux fois dans les *Cantigas*. La préférence étymologique du marquis (got. *draibjan*) est loin d'être remarquable ; au moins n'est-il pas tombé dans le piège de prendre l'un des deux verbes en question pour une variante de l'autre, et ceci malgré sa familiarité avec l'occ. *trebalhar*, qui aurait pu le dépister. Ce que l'auteur ne pouvait pas soupçonner, dans l'état où en était la lexicologie diachronique il y a un siècle, c'est que la rareté de *traballar* permettait, voire encourageait le libre emploi de *trebellar*.

2. Il était donc impardonnable de la part de Henry B. Richardson d'avoir fourni, en 1930, un renvoi à la 3^e édition (Paderborn, 1907) du *Lateinisch-romanisches Wörterbuch* de Gustav Körting. Ce dernier s'occupait exclusivement de *trabajo*, *trabajar*, qu'il enregistrait sous des bases insoutenables (n^os 9635-36), mais qu'il expliquait, somme toute, d'une manière adéquate.

éclatante de ce qu'il s'orientait mieux dans le monde médiéval que son successeur Covarrubias. Le marquis a extrait du vénérable *Elucidário* de mots vieillis qu'avait dressé, vers 1798, le P. Joaquim de Santa Rosa Viterbo, le précieux renseignement que *trebelhar*, en ancien portugais, équivalait à 'jogar, brincar, divertir-se' et que, selon la même source du siècle des Lumières, un archevêque de Lisbonne avait interdit « cantos, danças e *trebelhos* » déshonnêtes. Le marquis a pêché, dans les eaux bourbeuses du *Fuero Juzgo*, les mêmes variantes *trebejar*, *trebellar*, *trobellar* qui avaient déjà attiré l'attention de Morel-Fatio. Il a isolé certaines formules, notamment *tener en trebello* 'tomar a juego' et *por trebello* 'por broma, en chanza', qui d'ailleurs renforçaient, ne fût-ce que légèrement, la probabilité de ce qu'il s'agissait d'une formation déverbale. Mais en citant ses exemples puisés aux plus fameux textes du XIII^e siècle, il ne s'est pas aperçu d'un détail (ou, au moins, il ne l'a pas souligné) qui, pourtant, paraît décisif : c'est bien du jeu de la pelote qu'il s'agit dans un passage de l'*Alexandre* : « una çinta que çingas, pellota con que *trebejes* », tandis que l'archevêque de Lisbonne foudroyait, lui aussi, les « cantos, danças e *trebelhos* ». On lit donc fort souvent, précisément dans les textes archaïques, des allusions à la danse, au chant, aux jeux sportifs. Le marquis avait-il oublié, dans son impasse, la brillante conjecture du P. Martín Sarmiento ?

Ce n'est que, relativement, assez tard — après la Première Guerre mondiale — que la science allemande se rendit compte de l'importance d'un problème négligé (ou, ce qui est pire, traité superficiellement) par des générations entières de spécialistes étrangers, d'ailleurs hautement qualifiés. Meyer-Lübke, qui s'était tu dans sa *Grammaire des langues romanes* (1890-1904), rompit le silence, à la veille de la guerre (vers 1911), en se déclarant, dans la première édition de son dictionnaire (§ 8911 *TRIPALIĀRE 'tourmenter, martyriser'), non partisan d'une conjecture quelconque, mais ennemi de tout rapprochement des verbes *trabajar* et *trebejar* ainsi que des noms respectifs : « Span. *trebejar* 'spielen', *trebejo* 'Scherz' passen begrifflich kaum hierher ». C'était une prise de position négative assez nette, le bannissement d'un fantôme qui avait rôdé trois siècles autour du quartier général du romanisme ; mais ce gambit était loin d'équivaloir à la solution du problème.

Il n'est point suprenant qu'après les événements de 1914-1918 ce fût Leo Spitzer, le plus impétueux des « jeunes Turcs » de sa génération dans l'Europe centrale, qui déclencha une nouvelle attaque contre le nom commun récalcitrant — car pour lui il ne s'agissait que du lignage de *trebejo*,

et il ne daigna pas se demander si ce nom était par hasard extrait d'un verbe, occupant donc un rang secondaire dans la hiérarchie lexicale¹. Spitzer qui, même à ce tournant de sa vie, ne se gênait pas de travailler à la hâte, fit table rase des conjectures de ses prédécesseurs (parmi eux un Morel-Fatio, un Ford et un Hanssen), afin d'élire, comme nouveau point de départ, uniquement l'agnosticisme de son ancien précepteur à Vienne, Meyer-Lübke. Comme, en vertu de cette décision, tout restait à faire *ex nihilo* et que ce n'était guère la phonétique historique ni la morphologie, mais la sémantique et l'histoire des goûts qui excitaient son imagination, il proposa comme base *TRABĪCULA* ‘petite poutre’ (en rigueur, à en croire Ernout, c'est soit *TRABĒCULA* soit *TRABĪCULA* qu'il aurait dû alléguer) pour plonger aussitôt dans la spéculation sémasiologique.

Il faut admettre que les décisions qu'il prit alors étaient tout ce qu'il y a de plus arbitraire. Pour ne citer qu'un seul exemple éloquent : ayant consulté, à bon droit, l'excellent dictionnaire espagnol-français de C. Oudin (1607), il y puise le renseignement suivant : *trebejos* ‘les pièces du jeu d'eschets’ [= d'échecs] ; *trebejos de niños* ‘un jouet de petits enfants’ ; *trebejar* ‘joüer aux eschets ; c'est aussi se joüer comme font les petits enfants qui courent l'un parmi l'autre en confusion’. A mon avis, c'est le verbe qui, dans ce contexte concret, mérite la primauté, et c'est le sens qu'on associe avec les jeux des bambins, et qui se ressent d'un ancien lien avec la danse, qui a l'air d'être primitif. Telle n'était pas, hélas, l'opinion de Spitzer ; c'est aux joueurs aux échecs qu'il aimait mieux penser en première ligne, sans expliquer à ses lecteurs la décadence d'un verbe restreint à la sphère aristocratique².

S'imaginant donc qu'un mot qui désignait, chez Caton et Vitruve³,

1. *Lexikalisches aus dem Katalanischen und den übrigen ibero-romanischen Sprachen*, Biblioteca dell' « Archivum Romanicum », Sér. II, t. I, Genève, 1921, num. 181 (= p. 134 et s.).

2. Les vieux romanistes avaient d'ailleurs un certain penchant pour les étymologies de ce type. On se rappellera les efforts que fit Carolina Michaëlis de Vasconcelos, à plusieurs reprises, pour expliquer le verbe *matar* ‘tuer, massacrer, abattre’ par un renvoi au dernier gambit d'un jeu d'échecs, et l'approbation que lui accorda un savant aussi sobre, d'ordinaire, que Meyer-Lübke. Corominas, lui, eut raison de se désengager de cette aventure ; mais l'alternative qu'il adopta à cette occasion ne marqua, hélas, aucun progrès.

3. Le témoignage de cet architecte, qui appartenait à l'Age d'Or de la Rome impériale, ne manque pas, en soi, d'être précieux, parce que l'auteur en question appartenait à une famille hispano-romaine. Mais il paraît que *TRABĒCULA* fut remplacé de bonne heure, dans les parlers ruraux de la péninsule, par un

la ‘petite poutre’ (diminutif de TRABS) se soit transformé directement — saut merveilleux ! — en ‘figure du jeu d'échecs’, Spitzer postule le schéma suivant pour l'évolution sémantique de *trebejo* : ‘jouet’ ou ‘jeu’, ensuite, au moyen d'une bifurcation curieuse, soit ‘amusement’, ‘divertissement’, soit ‘instrument (quelconque)’¹; on n'apprend pas, en lisant cette analyse, si certaines nuances (p. ex., ‘instrument’ et ‘divertissement’) restaient vraiment compatibles dans le lexique d'un individu, ou si le mot s'est scindé peu à peu par excès de polysémie. Surtout, l'auteur se permet le luxe d'ignorer la question pourtant capitale du vieillissement de *trebejo/trebelho*.

Le côté le plus déconcertant de la note de Spitzer est — j'ose l'affirmer — l'approche philologique, l'examen des textes médiévaux. Il se laisse guider uniquement par le *Libro de buen amor* en s'appuyant, avec une naïveté qui frise la crédulité, sur le texte établi par... Julio Cejador y Fruca et, qui pis est, sur son commentaire (1913). En réalité, il s'agit de passages difficiles, pleins de doubles sens. Le vers 560 b : « *El trebejo non lo quiere dueña en otra aljaba* », assurément ne fait pas allusion à ‘cualquier instrumento de algún oficio, trasto o juguete’ (Cejador), ce qui serait absurde, et ne veut pas dire non plus ‘pieza de ajedrez’, comme Corominas, en 1967, insinua à la p. 226 a de son édition de Juan Ruiz, mais a un sens nettement phallique, que n'enregistrent pas les dictionnaires, soit, mais qui ressort du contexte à ne pas s'y tromper². Le point de départ sera : ‘amuser, divertir, donner une satisfaction (amoureuse, puis franchement

nouveau diminutif, à savoir *TRABELLA, qui expliquerait *t(a)rabilla* ‘trémie d'un moulin’, à en croire C. Michaëlis, A. dos R. Gonçalves Viana et, surtout, Corominas (*D. C. E.*, t. IV, p. 376 a-378 a).

1. Spitzer s'appuie sur les lexicographes du XVII^e siècle, qu'intriguait le jeu d'échecs et qui ne se rendaient pas compte de la date assez tardive de son introduction. La nomenclature des pièces et des traits est intéressante, soit, mais ne projette pas de lumière sur l'histoire d'un mot aussi humble et aussi vieux que la désignation d'une ‘petite poutre’.

La fascination du jeu d'échecs ne s'éteignit pas, d'ailleurs, avec Cejador et Spitzer ; je regrette d'admettre que María Rosa Lida, comme débutante, y succomba elle aussi, dans son excellente *Selección del « Libro de Buen Amor »* (Buenos Aires, 1941), à propos des vers 666 a et 839 c (‘‘ pieza de juego ’ y, de allí, ‘ juego, chanza ’’).

2. Corominas s'est arrêté à mi-chemin dans son édition de 1967, admettant que le passage cachait quelque chose de scabreux, mais insistant sur l'allusion à la pièce du jeu d'échecs, tandis que, en réalité, l'emploi de *aljaba* ‘carquois’ évoque, discrètement, l'image de la ‘flèche’ qui se détend — métaphore risquée, même indécente, à n'en pas douter, mais artistiquement réussie.

sexuelle)’. Voici un autre vers qui appelle la prudence : Cejador y Fruaca reconnaît une allusion au jeu des échecs (ou, au moins, une équivoque élégante) dans les mots : « El miedo e la vergüeña defiéndenme *el trebejo* » (839 c), et s'extasie de la subtilité du poète ; Spitzer se rallie aux applaudissements et sanctionne l'interprétation de ce passage-clé qui, pour lui, garantit l'exactitude de son hypothèse étymologique. Mais la réalité est tout autre : Corominas, lui, comprit fort bien, en 1967, le sens de cette ligne et la traduisit élégamment à la p. 322 a de son livre : « Me prohiben el jugueteo, coqueteo o retozo (de *trebejar* ‘retozar’) », renvoyant le lecteur à un passage assez semblable (853 c) et produisant même le passage analogue de la source ou du prototype (*Pamphilus*, v. 575 : « Me pudor e contra iubet et metus esse pudicam »). La raison de la faillite de Cejador est transparente : il s'est laissé séduire par la vision d'une défense dans le jeu des échecs, en oubliant que, en ancien espagnol, *defender* — tout comme *défendre* en français — équivaleait souvent à ‘interdire’ ; et Spitzer (qui pourtant dominait le français) s'est laissé éblouir par l'autorité de Cejador. Rien donc, dans le legs précieux de Juan Ruiz, ne contredit, du côté de la sémantique, notre thèse que *trebejar/trebejo* avait trait aux amusements, souvent frivoles.

Je me suis arrêté sur l'analyse sémantique foncièrement erronée de Spitzer parce que c'est de ce côté-là qu'il prétendait renouveler notre science. Cependant, même s'il avait interprété d'une manière plus heureuse les passages innocents et scabreux de Ruiz, son hypothèse s'écroulerait tout de suite, du seul fait que le -b- intervocalique, dans le fonds populaire du lexique médiéval des dialectes hispanoromans, reflète toujours le -p-, et nullement le -b-, du stade latin. Aussi l'hypothèse hardie, pour ne pas dire arbitraire, de Spitzer s'est-elle heurtée à une résistance à juste titre très forte : Meyer-Lübke n'y prêta pas attention (« liegt ferner ») en révisant son dictionnaire une décennie plus tard ; Josef Brüch, un autre disciple du maître viennois, l'attaqua de front¹ ; et Corominas, malgré sa sympathie pour Spitzer, la déclara insoutenable.

Les objections à la conjecture de Spitzer que fit Brüch sous l'impulsion du moment (et qui ne coïncident pas entièrement, et pour cause, avec les

1. Voir son article polémique « Zu Spitzers kat[alanisch]-sp[anischen] Etymologien », *in* : *Miscellanea linguistica dedicata a Hugo Schuchardt per il suo 80º anniversario*, Bibl. dell'Arch. Rom., Série II, t. 3 (Genève, 1922), p. 26-74, à la p. 71. Dans la réponse — assez hargneuse — de Spitzer à la critique de Brüch (« Zu Brüchs Bemerkungen... », *in* : *Arch. Rom.*, t. VI, 1922, p. 494-504), on ne reconnaît aucune nouvelle prise de position ; ce silence (sauf une remarque passagère à la p. 499, n. 1) équivaut à l'admission d'une défaite cuisante.

doutes soulevés par Corominas trente-cinq ans plus tard) sont si nettes qu'il vaut la peine de les récapituler expressément ; elles ne relèvent pas, d'ailleurs, de la critique textuelle, mais exclusivement d'un jeu de probabilités. Il est impossible, déclara le romaniste d'Innsbruck, que le *-b-* hispanique garanti par la tradition remonte à un *-b-* latin, et il est hautement improbable qu'un croisement avec *trabajo/trabalho* ait eu l'effet de rendre possible cette filiation. Du côté sémantique on s'attend à ce que le sens de 'jeu de petits enfants' précède celui de 'jeu d'échecs', et non l'inverse. En ce qui concerne la hiérarchie grammaticale au sein de la famille lexicale, il vaut mieux partir du verbe, et non du nom ; et Brüch de s'en tenir au témoignage de fr. *jouet*, it. *giottacolo*. Quant à la rare variante *trabelho = trebelho*, il est plus vraisemblable d'en appeler soit à un rapprochement secondaire ('étymologie populaire'), soit à une dissimilation à distance de voyelles. J'avoue que chacun de ces arguments vaut son pesant d'or et l'emporte sur l'éloquence de Spitzer ; j'y insiste d'autant plus volontiers que la solution rivale plaidée par Brüch — on ne tardera pas à s'en convaincre — n'a aucune chance de gagner la partie.

Il serait soulageant de pouvoir déclarer qu'une hypothèse aussi sujette à caution que fut celle de Spitzer s'est aussitôt évaporée, du fait de la critique impitoyable de Brüch et de l'indifférence mordante de Meyer-Lübke. Or, il n'en est rien ; on continue de la répéter, et ceci dans un milieu dont on a le droit d'exiger une attitude constamment en éveil.

Voici l'opinion à laquelle est arrivé Vicente García de Diego vers 1954, c'est-à-dire au bout d'un demi-siècle de recherches ininterrompues, dans les deux terrains d'ailleurs contigus du galicien et du castillan¹ : d'après

1. *Diccionario etimológico español e hispánico*, Madrid, 1954. Ce n'était pas, pour sûr, la première fois que ce savant — bon dialectologue mais capricieux étymologiste — s'occupait de cette famille de mots. En arrivant à l'apogée de sa carrière de chercheur, donc dans sa *Contribución al diccionario hispánico etimológico*, Madrid, 1923, § 607, il postulait pour les dérivés portugais et galiciens en *-elo*, *-ela* ainsi que pour l'esp. *tarabilla* la base *TRABELLA 'petite poutre, bâton', se laissant guider assurément par certains exemples de substitution de suffixe diminutif, comme l'ast. *tarabica* 'crampon' (de la porte), *tarabilla* 'ardillon' (de la boucle). La réalité, comme toujours, est plus compliquée. Rien ne nous empêche de partir de TRAB-ÍCULA, -ÉCULA bien attestés (et même, si l'on veut, de *-ÍCULA, reconstruction assez plausible) ; en territoire central, le suffixe *-illa* issu de *-ícula* se rencontra avec *-illa* < a. esp. *-iella* < -ELLA, et c'est alors seulement que purent s'accomplir les substitutions par des suffixes diminutifs rivaux. Pour l'ouest et le nord-ouest de la péninsule, García de Diego, en 1923, pouvait citer, toujours dans le même secteur

lui, *trebejar* signifierait, fondamentalement, ‘ attraper, tromper, séduire ’ (il le glose par ‘ *enredar* ’) et descendrait en droite ligne d’un nom, à savoir *trebejo* ‘ outil, instrument ’ (p. 534 a), ‘ objet quelconque, de nulle valeur ’, qui serait un reflet de TRABICULA (le changement de genre n’inquiète pas notre auteur). Quiconque consulte la seconde partie de son dictionnaire, organisée d’après le modèle de celui, panroman, de Meyer-Lübke, trouvera, s. v. TRABICULA (que l’auteur traduit par ‘ *palo, vigueta* ’, donc ‘ bâton ’), certains renseignements utiles, qui portent sur le lexique rural, et mettent en jeu soit le harnais, soit la voiture, par ex. (Santander) *trabija* ‘ trave-saño de la parte de la carreta y listón de los armadijos ’, port. *tra(m)belho* et *tarabelho* ‘ triangulo de los animales ’ — mots qui, en effet, sont parfaitement compatibles avec la forme et le sens de TRABICULA, *-īCULA, diminutifs de TRABS ‘ poutre ’¹. Mais, en ce qui concerne *trebejo* et *tre-*, *tra-belho*, on n’apprend rien de nouveau, à moins qu’on ne veuille mettre en crédit la remarque passagère, faite à la fin du § 6780, que Meyer-Lübke part de [*]TREPIDULĀRE ‘ trembler ’ pour *trebejar*. Le bilan est donc médiocre : définitions inexactes, graphies défectueuses, hiérarchie acceptée sans

fort concret du lexique, le port. *trabelo*, *t(a)ramela* et le gal. *t(a)rabelo*, *taravelo*. Je soupçonne que l’anaptyxe de la voyelle — ce que la science allemande appelle « Sprossvokal » — acquiert une valeur phonosymbolique tant qu’il s’agit de la trémie du moulin, qui produit du bruit à un certain rythme fort caractéristique ; à comparer, en anglais familier, ‘ millclapper, chatterbox ’ (= ‘ moulin à paroles ’), ‘ jabber, nonsense ’ (= ‘ bavardage, baragouin ’) — amusantes nuances sémantiques qui correspondent, précisément, à l’extension du sens primaire que subit *tarabilla* et qui vont de pair avec l’anaptyxe, au niveau phonétique.

C’est la familiarité de García de Diego avec les emplois ruraux de ce stock lexical qui, en vertu d’une certaine ironie, a pu l’empêcher, trente ans plus tard, d’examiner le cas de *trebejar*, -o sans préjugé.

1. Pour l’usage de la province de Santander (le dialecte *pasiego* ou *montañés*) García de Diego s’en remet à García-Lomas. Mais ce qu’on trouve dans le premier travail important de celui-ci (*Estudio del dialecto popular montañés*, San Sebastián, 1922) est autre chose ; en effet, c’est *trebejos* et ses variantes *trabejos* et *trobejos* qu’il enregistre aux p. 247, 337, 340 — une famille de mots concurrencée par *mozajos*, *moz(a)izu* et d’autres rivaux, qui correspondent exactement à ‘ petit lait ’ (= esp. ‘ *suero* ’, angl. ‘ *whey* ’), c’est-à-dire, au lait qu’on a écrémé (= angl. ‘ *skimmed* ’). Il s’agit, évidemment, d’une confusion. Je crois ne pas me tromper en prenant, comme point de départ, la var. *trobejos*, qu’il est facile de lier à TÜRBIDUS en supposant une métathèse fort banale ; mais l’extension de ce sens à *tre-* et *tra-bejos* est une preuve éclatante de la justesse de la thèse qu’on défend ici : le vieillissement de *trebej-ar*, -o a permis toute sorte de croisements de dernière heure. L’heure crépusculaire de certains mots garde des surprises !

examen préalable, changements de forme et de sens insuffisamment expliqués.

Et le dictionnaire de l'Académie Royale, dans sa dix-neuvième édition (1970), nous dédommagera-t-il de nos désillusions amères ? On y trouve (à la p. 1294 *a*), du côté positif, une définition mieux équilibrée du verbe ('travesear, enredar, juguetear, retozar' et, sens peu usité, 'jugar'), puis un diminutif qu'on avait négligé trop longtemps : *trebejuelo*. Mais la base étymologique reste TRABECULA, diminutif de TRABS ; le verbe est présenté, sans la moindre hésitation, comme un satellite du nom ; et la structure des significations a été érigée non dans l'ordre historique, mais pour justifier une conjecture faite *a priori*, donc douteuse — et, pour nous, irrémédiablement fausse. (A noter que le sens décisif pour l'étymologie : 'divertissement, entretien' occupe le quatrième poste¹.)

A cette hauteur, il nous faut jeter un coup d'œil en arrière. En marge de sa critique si subtile de la thèse insoutenable de Spitzer, quelle idée originale Brüch avait-il avancée en 1922 ? Une grande surprise nous attend : la nouveauté que préconisait le savant autrichien était... *TREPIDULĀRE, donc exactement la même reconstruction, à la base de l'adjectif, d'ailleurs fort rare, TREPIDULUS qu'avait lancée A. Morel-Fatio en 1875, dans une revue aucunement obscure, à savoir, *Romania*. C'est cette hypothèse, versée uniquement au compte de Brüch — les tâtonnements étymologiques des hispanisants français, à ce qu'il paraît, ne comptaient pas dans cette ambiance — que Meyer-Lübke enregistra dans la rédaction définitive de son dictionnaire, la préférant tout exprès aux excentricités de Spitzer. Il faut admettre que pour un comparatiste, comme le romanisant de Bonn, il y avait de quoi se déclarer content. TREPIDUS 'inquiet' survit en roumain (*treapăd*) et a laissé des vestiges dans certains noms composés et verbes dénominatifs du toscan. TREPIDĀRE, qui en latin signifiait 'courir ça et là' (Meyer-Lübke, au num. 8881 de son dictionnaire, le rendait par 'hin und her laufen'), s'est conservé, lui aussi, près de l'embouchure du Danube (roum. *trepăda* 'courir') et paraît être représenté, indirectement, encore

1. Pour éviter toute équivoque, je me hâte d'ajouter que l'Académie, en 1970, ne répète que ce qu'elle avait déjà sanctionné en 1925 au plus tard, lors de la parution de la quinzième édition de son dictionnaire (voir la p. 1197 *a*). L'arrangement des cinq significations date, en rigueur, d'un passé encore plus lointain ; on le retrouve dans l'édition Madrid, 1822 (= Paris, 1826). Mais à cette époque-là les académiciens ne se prononcèrent pas expressément sur l'étymologie — même s'ils s'en préoccupaient en secret.

une fois à Sienne, tout près de Florence. L'idée donc de postuler le diminutif verbal *TREPIDULĀRE, en le douant du sens de ‘ jouer ’ [à la manière des petits enfants] n'était pas, certes, à dédaigner. Meyer-Lübke céda à cette tentation, plaçant le verbe roman (esp. *trebejar*, port. *trebelhar*), comme il faut, au centre de la famille et lui subordonnant l'échelle bigarrée des noms qui désignent le jouet, la figure du jeu d'échecs, etc.

Tout de même, pour séduisant que fût le choix de TREPIDUS comme chef de famille, Meyer-Lübke, qui pratiquait un peu la géographie linguistique, auraît dû se rendre compte aussitôt d'un obstacle formidable : c'est seulement en Roumanie et dans quelques îlots de la péninsule apennine que se sont enracinés l'adjectif et le verbe latins. Or, *trebejar*, *-lhar* se sont restreints, avec la même exclusivité, à la péninsule Ibérique. Comment concilier ces faits divergents, si l'on adopte la thèse de Morel-Fatio et Brüch ?

Il y a plus : la phonétique historique ne confirme guère l'explication que Meyer-Lübke se dépêcha de sceller de son approbation. C'est à Corominas que reviendrait l'honneur d'avoir mis en doute, vers 1957, la justesse de l'équation, si sa critique avait été plus exacte : quoiqu'il soit vrai que le -d'L- de la prétendue base latine ne convient pas comme source du [ž] en ancien espagnol et du [l] en portugais, les résultats « idéaux » que leur oppose le philologue barcelonais, **trebeldar* au Centre et **trebelar* à l'Ouest, ne sont pas non plus exempts de leurs talons d'Achille¹.

En dressant le bilan des recherches hispaniques proprement dites, on est surpris de devoir constater que les chercheurs n'ont pas exploité le

1. Il est vrai qu'en espagnol le groupe -ld- équivaut à -d'L- dans certains mots demi-savants (*molde* ‘ moule ’, de MODULU) et qu'il représente, mais seulement dans cette couche, la consonne latérale géminée de la langue mère (témoign *bulda* ‘ bulle ’, qui provient de BULLA) ; en plus, -ld-, à l'état médiéval, peut refléter le groupe -t'L-, par ex. *amalda* ‘ aimez-la ’, en partant de AMĀTE (IL)LAM. Il y a trente ans que j'ai examiné ce problème au microscope : « La derivación de *rebelde*, *rebeldía* y las fuentes del grupo de consonantes -ld- en iberorrománico », in : *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. I, Madrid, 1950, p. 91-124. Le cas de *TREPIDULĀRE — que la reconstruction soit ou ne soit pas heureuse — est tout autre, puisque le sort, nullement clair, du -d- intervocalique y est en question. Le parallèle le plus proche dont on s'avise est celui que nous offre la trajectoire de PALŪDE, *PADŪLE ‘ marécage ’ > esp. *paúl*, qui entraînait la perte de la consonne. Pour les détails, je renvoie le lecteur à plusieurs travaux assez récents de Steven N. Dworkin. La situation est encore plus enchevêtrée en portugais, où deux consonnes intervocaliques qui figurent dans le schéma de Brüch, le -d- et l'-l-, peuvent ou doivent disparaître, à moins qu'une action thérapeutique ne s'annonce.

témoignage phraséologique. Pour décider lequel des sens de *trebejo* a poussé les racines les plus profondes : plaisanterie ? déception ? jouet ? outil ? pièce du jeu d'échecs ?, il est fort utile d'observer, pour ainsi dire, le mot en action, en étudiant les combinaisons lexicales et syntaxiques dans lesquelles il s'encadre — bref, ce que l'école de Londres appelle ses « collocations ». Or, sous ce rapport c'est le tour figé *mal trebejo* de la langue médiévale qui mérite attention. On le trouve chez les meilleurs auteurs du XIII^e et du XIV^e siècle, quelques-uns desquels y avaient recours à plusieurs reprises : « Por poco le fizieran muy *mal trebejo*,/mas prisieron acuerdo mellor un poquillejo » (*Libro de Alexandre*, éd. Willis, 213 cd, ms. P ; voici la leçon du ms. O : « por poco ge ovieran fecho *mal trebejo* » ; Julia Keller n'avait pas raison de supposer, dans sa *Contribución al vocabulario...*, Madrid, 1932, p. 181, que le sens était ‘punition, châtiment’) ; « Sy non los afyncamos fer nos han *mal trebejo* » (*Poema de Fernán González*, ed. Marden, 431 b ; le savant américain se trompait en constatant dans le glossaire, à la p. 210 a, que *trebejo* seul équivalait à ‘moquerie’, ‘divertissement’ — c'est l'adjectif précédent *mal* qui transformait une ‘plaisanterie’ en un ‘mauvais jeu’) ; « Por astragar lo vuestro et fazer vos *mal trebejo* » (Juan Ruiz, éd. Ducamin, 754 b ms. S ; cette fois-ci, c'est Henry B. Richardson, *An Etymological Vocabulary...*, New Haven/London, 1930, s. v., qui surenchérit sur Marden, en suggérant la traduction ‘trick’, donc ‘tour, ruse, artifice’, pour *trebejo* ; en réalité, ce sens ne convient que pour le syntagme *mal trebejo*¹.

S'étant mis en quête du sens primitif, on peut en appeler aussi au témoignage des dérivés suffixaux, notamment des diminutifs. Voici ce que nous apprend l'usage de l'auteur anonyme de l'*Alexandre* : « Semejava lo ál *trebejuelos* livianos,/commo niños que juegan pella por los solanos » (2189 cd, ms. P ; malheureusement, le copiste du ms. O a mutilé le vers-clé : « ... *trebejos* yndianos »). L'allusion est remarquablement nette ; comme point de repère d'une comparaison digne d'un Virgile, le poète évoque l'image d'un groupe de petits enfants qui jouent à la pelote, sur le gazon. Le suffixe diminutif et hypocoristique *-uelo*, éminemment caractéristique

1. Rien ne nous empêche de peser la possibilité d'écrire *mal trebejo* en un seul mot, comme *malcreencia* ‘mauvaise foi’ et comme *malfaisance* — terme vieilli en français, mais qui s'est maintenu, comme nom d'emprunt, en anglais : *malfeasance*. Mais, tout bien considéré, il vaut mieux s'en abstenir, en vue de syntagmes comme *muy mal trebejo*, qui montrent que la coalescence n'a pas été complète.

de l'ancien espagnol, joue, à y regarder de près, un double rôle : il caractérise le jeu lui-même comme très léger (« *liviano* »), enfantin, et il sert de garantie qu'il s'agit, en l'occurrence, non d'adolescents (*moços, mancebos*), mais d'enfants d'un âge très tendre (« *niños* »), qui, dégringolant l'escalier, se précipitent dehors, descendant en roulant, font la culbute, tombent, puis se lèvent et se jettent la pelote l'un à l'autre. Nous sommes très loin ici d'un ‘ outil ’ ou d'une ‘ figure du jeu d'échecs ’.

Il va sans dire que dans les textes du XIII^e siècle (tels l'*Alexandre* et les compositions de Gonzalo de Berceo) verbe et nom se coudoient et s'appuient réciproquement. Mais, chose curieuse, Juan Ruiz, vers 1330, n'a recours qu'au nom, dont il sait, d'ailleurs, tirer tous les effets imaginables. Un demi-siècle plus tard, le chancelier López de Ayala écrit son long poème didactique *Rimado de palacio* (dont il nous reste d'ailleurs deux rédactions assez divergentes) sans avoir recours, une seule fois, soit au nom soit au verbe. A en croire la soigneuse concordance qu'ont récemment compilée Ralph et Lisa de Gorog, la famille lexicale en question ne figure pas du tout dans *El Corbacho*, qui reflète la langue, en partie familière, d'environ 1430, faisant preuve d'une teinte légèrement valencienne. D'autre part, *trabajo* ‘ travail ’ et *trabajar* ‘ travailler ’ abondent dans cette œuvre de Alfonso Martínez de Toledo, s'y trouvant mis à profit sur une échelle sans précédent¹. S'agit-il rien que d'une coïncidence ? On reviendra à ce côté du problème.

A remarquer que notre petite trouvaille sur le statut de tour figé et la fréquence de *mal trebejo* nous donne au surplus un moyen, qu'on cherchait en vain assez longtemps, d'un premier rapprochement sémantique entre *trebejo* et *trabajo*, qui, à première vue, paraissaient des pôles opposés, donc inconciliables. Si *mal trebejo* équivalait, en effet, à ‘ mauvais jeu ’ (= esp. *una jugada*, it. *un brutto gioco*, all. *ein böses Spiel*), on n'était pas tellement loin de l'ancienne signification de *trabajo* ‘ (condition de) travail dur, travail forcé, peine ’. La nuance intermédiaire approchait de ‘ situation difficile ou singulière ou pénible ’. Dans la langue parlée, qui autorise le locuteur à s'aider de gestes, du clignement de l'œil et du souple instrument de

1. Mes deux sources sont : a) la monographie, fort scrupuleuse, de Marion A. Zeitlin (thèse de doctorat jamais publiée, Berkeley, 1931) : *A Vocabulary to the « Rimado de palacio » by Pero López de Ayala*, basée sur l'édition de Alfred F. Kuersteiner (New York, 1920), mais collationnée avec les photographies des ms. E et N ; b) Ralph de Gorog et Lisa S. de Gorog, *Concordancias del « Arcipreste de Talavera »* (Madrid, 1978).

communication qu'est la voix humaine, il était probablement loisible d'omettre parfois *mal*, en y suppléant par des moyens subsidiaires ; c'est dans ce contexte que se produisait la dernière étape du rapprochement mutuel de *trebejo* et *trabajo*.

VI

On aurait aimé, ne fût-ce que par acquit de conscience, ajouter à cette discussion le relevé des opinions de certains lusophiles. Hélas, l'information qu'on parvient à recueillir est, à vrai dire, très lacunaire. Il paraît même que les spécialistes les plus qualifiés évitaient à propos toute tentative d'expliquer cette famille de mots énigmatique¹. José Joaquim Nunes résuma bien la situation en remarquant, à propos des phrases « *digo este trebelho* », « *tal trebelho sospirando* », etc., qu'il avait dépistées dans une poésie de Macias, soigneusement éditée par H. Rennert, qu'il s'agissait d'un jeu de mots (il aurait mieux valu parler des variations sur un refrain) et que *trebelho* était une formation régressive du verbe *trebelhar* qui, lui,

1. On feuillette en vain les index attachés à plusieurs ouvrages excellents de J. Leite de Vasconcelos (*Textos Arcaicos*, 3^e éd., Lisboa, 1923 ; *Lições de Filologia Portuguesa*, 2^e éd., Lisboa, 1926 ; *Antropónimia Portuguesa*, Lisboa, 1928), qui d'ordinaire ne causent pas aux chercheurs de déceptions si amères. Le *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa* de Anténor Nascentes (Rio de Janeiro, 1932), qui parfois rend de bons services comme inventaire, n'enregistre ni *trebelhar*, ni *trebelho*, indication de leur absence de la grammaire historique un peu touffue de Jules Cornu, revue en 1906 (« Die portugiesische Sprache », qui rentre dans le *Grundriss* de G. Gröber ; mais Cornu parle, au § 188, de *t(a)ramela* < *TRABELLA. Parmi les auteurs des grammaires historiques, notons le silence de J. J. Nunes, *Compêndio de Gramática Histórica Portuguesa*, Lisboa, 1919 (qui pourtant n'a pas péché par pareille réticence dans certains autres travaux) et de J. Huber, *Altportugiesisches Elementarbuch*, Heidelberg, 1933 — livres pourvus d'excellents index, ainsi que, de l'autre côté de l'Atlantique, l'abstentionnisme usuel de Edwin B. Williams, *From Latin to Portuguese*, Philadelphia, 1938 (2^e éd. rev., 1962, 1968). Ce n'est pas, pour sûr, la faute de Carolina Michaëlis de Vasconcelos que les mots en question soient exclus du lexique du *Cancioneiro da Ajuda* ; tout de même, on regrette vivement le silence qu'elle a gardé dans son magistral « *Glossário do C. da A.* », rédigé vers 1905 et paru dans la *Revista Lusitana*, où elle se prononce sur *trabalhar*. Que *trebelh-o*, -ar aient, tout de même, été sentis, malgré ce mutisme, comme des mots de très bon aloi ressort de la place que leur réserva un chercheur aussi rigoureux que A. R. Gonçalves Viana dans son *Vocabulário ortográfico e remissivo*, 4^e éd., Paris, etc., 1920, p. 595 a, jamais surpassé.

restait d'origine douteuse¹. Voilà, enfin, une constatation irréprochablement honnête.

Néanmoins, à force de chercher on finit par découvrir quelques vestiges remarquables et des deux mots en question, et des tentatives d'analyse. Ainsi l'illustre lexicographe Rafael Bluteau enregistra, vers la fin du premier quart du XVIII^e siècle, deux mots *trebelho* comme s'il s'agissait de deux homonymes. Le premier mot, complètement vieilli, lui était connu à travers le fameux traité de Duarte Nunes de Leão (*Origem da língua portuguesa*, 1606), qu'il avait extrait de certains livres assez vieux ; à comparer, qu'il me soit permis d'intercaler à ce propos, le glossaire des archaïsmes dressé

1. Voir sa *Crestomatia Arcaica*, 2^e éd., Lisboa et Rio de Janeiro, 1921, p. 428 et s., 601.

On ne saurait passer sous silence les recherches, fort poussées dans ce domaine, de Henry R. Lang. Certes, on ne trouve aucune prise de position étymologique, dans son travail capital, dont il n'a, d'ailleurs, réussi à publier que le premier volume : *Cancioneiro gallego-castelhano ; the Extant Galician Poems... (1350-1450) : Text, Notes, and Glossary*, New York & London, 1902. (Il ne s'agit pas de l'édition d'un chansonnier authentique, mais d'un recueil entrepris par un philologue moderne de tous les fragments de poésies rédigées en ancien galicien qu'on trouve épargpillés dans des textes foncièrement castillans). Parmi ces textes figure, sous le n° 29, une poésie de Alfonso Álvarez de Villasandino recueillie par Juan Alfonso de Baena, qui contient les lignes suivantes : « Algūas das que andavan/en a orta *trebellando* » ; le *locus amoenus* n'est donc pas, comme d'ordinaire, un jardin de fleurs, mais plutôt un verger. Dans son glossaire, à la p. 265 a, Lang se contente de la glose : ‘ to play ’. Plus intéressante est l'édition que l'érudit américain offre, sous le n° 6, de la poésie de Macías, qui, elle aussi, attira l'attention de Baena (n° 310 de son *Cancionero*) ; l'interprétation de Lang est décidément supérieure à celle de J. J. Nunes (*Crestomatia Arcaica*), en ce qui concerne la ponctuation et la disposition typographique, et son glossaire enregistre deux définitions du mot : ‘ poetic play ’ et ‘ couplet, distich ’. Mais l'apport vraiment inestimable de Lang, ce sont les deux pages (167 et s.) qu'il a consacrées à la documentation du nom et du verbe dans les sources médiévales et galaico-portugaises et castillanes, en citant des passages entiers. C'est dans le contexte de ce panorama élargi, au-delà des limites assez étroites des poésies qui figuraient au premier plan de son ‘ chansonnier ’, que Lang nous lègue sa définition la plus exacte de *trebelho* (qu'il écrit *trebello*, fidèle aux caprices de cette école littéraire hybride) : ‘ game, play, jest ’ ; ‘ a couplet of verse serving a satirical or sententious purpose ’. C'est cette glose fort exacte qui m'encourage à supposer que l'esp. *estribillo* ‘ refrain ’ (lit. ‘ petit étrier ’) pourrait représenter une adaptation et réinterprétation fantaisiste de *trebello*, tout comme *echar (de) menos* ‘ regretter vivement de ne plus trouver ’ (= angl. *to miss*) n'est qu'une adaptation camouflée de *aclar menos*, formule dont l'équivalent authentique en ancien espagnol était *fallar* (puis *hallar*) *menos*. Ce que Lang dit sur l'usage galicien du XIX^e siècle est moins original, étant basé sur une seule source, le dictionnaire de Valladares Núñez, sans vérification ultérieure à l'aide de textes.

pour l'espagnol par Argote de Molina. Le second mot, qui jouissait, à ce qu'il paraît, de la meilleure santé en 1721, Bluteau l'avait découvert dans les Dialogues de Heitor Pinto ; c'est un mot, ou une nuance sémantique, qui nous sont familiers : 'peça do jogo de xadrez', et voici le noyau du passage en question : « Jugando o enxadrez, contou os *trebelhos* ». Bluteau ne souffle pas mot du verbe correspondant, sauf dans son mince *Diccionario castellano y portugués*, Lisboa, 1721, où il enregistre, en effet, les deux graphies échangeables du castillan de cette époque, celle axée sur le *-b-* et sa concurrente, qui étale un *-v-*.

Mais il y a des dictionnaires (ou, au moins, des glossaires) beaucoup plus vieux, qui garantissent l'existence de *trebelhar* à l'Ouest et en offrent une définition significative. C'est tout spécialement vrai du « Fourteenth-Century Latin — Old Portuguese Verb Dictionary » qu'a mis à notre disposition Henry H. Carter, paléographe méticuleux ; *trebelhar* y figure trois fois, comme glose de *adminiculor* (nº 104), de *iocor* (nº 1587) et de *ludo* (nº 1666, où il est concurrencé par *escarnecer*) ; donc toutes sortes de jeux et de mines, sauf le jeu d'échecs¹ ! Ce n'est pas tout : dans le texte arturien par excellence, la vénérable *Demanda do Santo Graal*, l'érudit brésilien Augusto Magne a trouvé, au moins, une trace du verbe (fol. 93 b : « ... por andarem folgando e *trebelhando* por esse mar ») ; il en a rencontré trois du nom correspondant (fol. 7 a : « quero que seja começado *trebelho* tal que... » ; « el rei partiu aquele *trebelho* » ; « ... que houvesse armas em aquele *trebelho* »)². Magne, tout comme son prédécesseur transocéanique Nunes, ne tarda pas à reconnaître que le nom (qu'il traduisit par 'jogo, brinquedo', 'torneio', donc soit 'jeu (d'enfants)', soit 'tournoi') dépendait et descendait du verbe, mais, quant à sa source étymologique, il se résigna à déclarer : « A origem è duvidosa », renvoyant le lecteur au dictionnaire de Meyer-Lübke (sans se solidariser entièrement avec la conjecture de Brüch) et, ce qui est plus notable, à une importante observation de J. Leite de Vasconcelos que tout le monde paraît avoir oubliée³. Pour compléter le panorama, je

1. Pour tous les détails je renvoie à l'édition exemplaire de ce texte que prépara Carter, disciple loyal de Williams, *in* : *Romance Philology*, t. VI, 1952-53, p. 71-103 (et planche).

2. J'ai puisé ces renseignements au t. III : *Glossário* (Rio de Janeiro, 1944) de la première édition, qui offre le texte avec de très légères retouches orthographiques.

3. Il s'agit, en l'occurrence, de la deuxième et dernière partie de son édition critique du « *Fabulário Português* », *in* : *Revista Lusitana*, t. IX (1906), 5-109, à la p. 41. L'actif des efforts du savant bibliothécaire de Lisbonne consiste

crois devoir insister sur une différence fort prononcée entre le *Cancioneiro da Ajuda*, qui contient des poésies courtoises de type plutôt conventionnel (*trebelhar* et *trebelho* y brillent par leur absence), et les deux autres chansonniers médiévaux, dans lesquels le genre lyrique prédominant est la fameuse *cantiga d'amigo*, d'inspiration nettement populaire (de l'aveu de J. J. Nunes, *trebelhar* ‘brincar’, donc ‘jouer, folâtrer, saut(ill)er, bondir’ y est représenté)¹. Voici qui témoigne du caractère foncièrement populaire de cette famille lexicale dont on suit ici l'écroulement².

Il nous incombe donc de modifier notre remarque préliminaire : ce ne sont pas, au vrai, les attestations médiévales qui font défaut au Portugal et en Galice, surtout si l'on prête attention au témoignage complémentaire des *Cantigas alfonsines* et des matériaux recueillis par d'inlassables lexicographes comme Viterbo et Morais, mais plutôt des analyses vraiment poussées. Comme s'il s'agissait de nous dédommager de la tiédeur des érudits, les deux mots en question ont acquis, ou plutôt gardé, le long de la côte

dans la découverte de nouveaux exemples de *trebelho* ‘saut’ et *trebelhar* ‘sauter’ (xviii, 16 pour le nom et xvii, 4, 7, 8 ; xviii, 5 pour le verbe) ainsi qu'ailleurs : « Anciens textes portugais » : *Vida de Santa Maria Egípcia*, éd. J. Cornu, *Romania*, IX (1882), 16. Il observe aussi des exemples de vacillation entre *trabelho* et *trebelho* dans le ms. de Vienne de la *Demanda* qu'avait fait connaître, en partie, C. von Reinhardstoettner ; il rejette comme fautive la variante *trabalho*, sans révéler s'il soupçonne une erreur de la part du copiste médiéval ou du philologue chargé de la transcription et du déchiffrement. Leite ne divulgue pas ses préférences d'étymologiste, mais offre une généalogie grammaticale et sémantique qui est trop compliquée pour entraîner la conviction : *trebelho*₁ ‘pièce du jeu d'échecs’ (sens concret) aurait donné lieu à la création d'un verbe, *trebelhar* ‘sauter’, qui, à son tour, aurait permis l'extraction d'un nom abstrait, *trebelho*₂ ‘acte de sauter’, puis ‘saut’. On a l'impression, à en juger par l'éloquent silence de Leite, à plus d'une occasion, qu'il n'était pas resté trop satisfait de son argument.

1. Il s'agit des nos 233, 13-15 et 389,2 dans l'anthologie de J. J. Nunes : *Cantigas d'amigo dos trovadores galego-portugueses* ; à consulter aussi le glossaire au t. III, Coimbra, 1928, p. 695.

2. Il faudrait, d'ailleurs, filtrer soigneusement ce qu'on ramasse en consultant certains vieux dictionnaires. Soit le t. V (Porto, 1874) du vénérable *Tesouro da Língua Portuguesa* de Domingos Vieira. Ici on lit, à la p. 806 b, qu'une variante *trebelos* ‘brincos dos meninos’ a été identifiée quelque part ; s'agit-il d'une vieille faute d'impression, qui a donné lieu à la naissance d'un mot-fantôme ? D'autre part, si l'on comprend parfaitement la glose suivante de *trebelho* (proscrit comme un mot vieilli) : ‘brinco, jogo, folias, invenções de festas’, deux autres traductions, à savoir, ‘vaso pequeno’ (donc, ‘petit vaisseau’) et ‘imposto que pagava quem retalhava vinhos’ (donc, ‘impôt payé par ceux qui vendaient le vin au détail’) ne manquent pas de nous laisser perplexes. Quelque confusion s'est-elle produite par hasard ?

atlantique, un profil beaucoup plus net qu'au centre de la péninsule. Le noyau sémantique de *trebelhar*, c'est bien 'saut(ill)er', ce qui confirme, d'abord, notre hypothèse étymologique. Mais l'accent que mettaient ici les locuteurs sur le 'saut' projette, en plus, un éclairage nouveau sur l'intervention un peu inquiétante du jeu d'échecs. N'est-il pas concevable que ce jeu aristocratique, auquel jouaient le châtelain et sa suite, fût, pour les serviteurs et les servantes, un 'jeu de sauts' — surtout dans la variante qu'on désigne *jeu de dames* (et non *échecs*) en français, *checkers* (et non *chess*) en anglais, *šaški* (et non *šaxmaty*) en russe ? Ce nom était, à coup sûr, plus facile à retenir que le terme arabe — venu de l'Inde et de la Perse — esp. *axedrez*, port. (*en*)*xadrez*; et un 'jeu de sauts' pouvait se métamorphoser fort rapidement en un 'jeu de figures ou pièces spéciales' à mesure que *trebelhar* 'sauter, bondir' tombait en désuétude. Une autre particularité de l'ancien usage galaïco-portugais appelle l'attention : c'est l'emploi de *trebelho* pour 'refrain' (témoin Macías el Enamorado). Jusqu'ici, on n'a pris en considération que l'ingrédient terpsichoréen du mot — le mouvement rythmique des corps. Mais dans la danse populaire, le chant d'habitude accompagne le mouvement des pieds ainsi que les gestes. Il est donc hautement probable que les nuances sémantiques qu'on a déjà observées, sporadiquement, en ancien espagnol ('plaisanterie, raillerie, défi', etc.) et qui se dessinent plus clairement en portugais, avaient trait, au début, à l'élément vocal du divertissement¹.

VII

On a réservé pour la fin la discussion d'un zigzag extraordinaire, sans parallèle, dans le tracé de l'historique du problème, auquel on a fait déjà plusieurs allusions éparses, dès les premiers pas, mais qui mérite, incontestablement, une exposition d'ensemble. Il s'agit de l'article consacré à *trebejo* (c'est annoncer tout de suite que le verbe a été subordonné au nom — à tort, selon nous) dans le dernier volume (1957) du *Diccionario crítico etimológico* de Juan Corominas. Et par sa longueur (le travail occupe quatre pages énormes à deux colonnes — l'équivalent de huit à dix pages

1. Je n'écarte même pas la possibilité, assez piquante, que le mot espagnol pour 'refrain', à savoir *estribillo*, littéralement 'petit étrier', représente, en dernière analyse, une réinterprétation capricieuse de l'a. gal.-port. *trebelho*. C'est ailleurs que je me propose d'en alléguer les preuves, pour ne pas allonger davantage ce travail déjà fort long.

normalement espacées), et par la richesse des matériaux réunis au cours d'un quart de siècle de fouilles fiévreuses, cet article surpassé la somme de toutes les recherches entreprises auparavant.

L'auteur a assemblé *a)* de précieux témoignages dialectaux, *b)* les fruits de ses lectures des textes médiévaux ainsi que de ceux de l'Age d'Or, *c)* puis toute une série d'opinions émises au sujet de la provenance de *trebejar/trebejo*. Il y a, certes, quelques lacunes — mais qui oserait chicaner avec une critique de menus détails un chercheur aussi dévoué et bien informé que Corominas ? Toutes les données, d'ailleurs, ont été soigneusement vérifiées, et la correction des épreuves a été menée à bout avec une exactitude digne d'éloges.

Tout de même, cet article cause de graves inquiétudes ; je n'hésite pas à le qualifier de paradoxal. Le premier paradoxe consiste en ceci : malgré toutes les précautions que Corominas a prises et l'ampleur exceptionnelle du travail préparatoire, le résultat auquel il a abouti est non seulement décevant, mais franchement médiocre. Le second paradoxe est encore plus embarrassant : en effet, l'auteur était à deux pas de la solution censée correcte par nous ; il y a touché, sauf pour un détail, somme toute, insignifiant ; et, après avoir pesé les arguments et les circonstances, il a — en un moment fatal d'hésitation, voire de désespoir — répudié une solution qu'appuient, à l'unisson, tous les faits établis et, au surplus, le bon sens. Il est, cela va sans dire, de la plus haute importance d'identifier cet argument dangereux qui a dépisté un savant pourtant fort expérimenté.

Voici ce que, après avoir passé au crible presque toutes les hypothèses lancées, à partir de Covarrubias, l'ancien professeur de Chicago déclare avoir mis au jour (je traduis, presque mot pour mot, les passages principaux de son verdict, qu'on trouvera à la p. 559 *ab* du t. IV) :

« En conclusion, il est de rigueur et il est temps qu'on examine s'il y a un moyen de rencontrer une solution en partant du substantif, *trebejo*, et une solution [qui soit] plus simple avec un point de départ moins distant, en analysant le mot, d'une manière naturelle, comme un diminutif-péjoratif de *trebe*. Eh bien, ce mot [c'est-à-dire, un mot qui revêt cette forme] existe en effet ; c'est une variante de *trébedes* ‘trépied’, familière surtout sous la forme prothétique *estrebes*, mais aussi sous la forme primitive *trebes*. Faut-il supposer que les vieilles pièces d'échecs avaient trois pieds ? Je manque de connaissances archéologiques pour décider si ceci est possible, mais je voudrais constater surtout que les vieilles pièces de ce jeu étaient larges et grandes. (...) Mais, d'autre part, il est probable que la base

sémantique du changement soit beaucoup plus ample. Anciennement le gr. *τρίποντας* et le lat. TRIPES tendaient à désigner de nombreux objets fort divers : des tables, des récipients (pour réchauffer l'eau et pour d'autres usages), des tabourets, des instruments musicaux et même des pendants d'oreille.

Les langues romanes suivirent ce chemin : dans la Suisse romande *trepē* est ‘le soutien de la marmite’ ; dans beaucoup de parlars de l’Italie et de la Sardaigne *trèspene* (et formes analogues) veulent dire ‘charpente d’un lit’, ailleurs ‘charpente ou châssis qui soutient une passoire’. Dans presque la totalité des langues romanes TRIPES a désigné un ‘tabouret’ ou un ‘escabeau’, l’it. *tréspolo* dénote beaucoup de charpentes, et s’emploie au surplus comme nom facétieux de n’importe quelle voiture vieille et disloquée. Le cast. *trébede*, en plus de désigner de pareilles charpentes, est applicable à une demeure (ou chambre) qu’on réchauffe avec de la paille, à la manière d’un hypocauste [espèce de sauna ou vaporarium]... le port. *trempe* est la désignation non seulement d’un ‘soutien de casserole’ et d’un ‘radeau à trois pieds’, mais aussi d’un ‘piège’ (Fig[ueiredo]) ; eh bien, c’est précisément ce que veut dire à présent *trabelho*, variante de *trebelho* ! N’est-ce qu’une coïncidence ? Mais il y a plus, puisque *trebelho*, dans les Textes inédits [des Archives] d’Alcobaça (XIV^e-XV^e siècles figure comme nom d’un instrument musical (« com sestos e *trebelhos* e com estormentos », Cortesão), exactement comme le gr. *τρίποντας*. On a l’impression que TRIPEDEM, ayant commencé comme nom de charpentes à trois pieds, et plus tard comme nom de charpentes de n’importe quelle classe, finit par désigner un grand nombre d’outils et d’objets qui n’évoquaient qu’assez faiblement cette structure ; au bout de ce développement il pouvait désigner un objet quelconque soit plus ou moins utile, soit ne servant à rien : c’est ainsi que s’explique le milan. *tréspet* ‘paresseux’.

Mais, si *trébe(de)* avait acquis tant de valeurs de cette sorte, n’est-il pas naturel que son diminutif-péjoratif *trebejo* eût trait aux innombrables petits objets que peut saisir la main d’un enfant désireux de jouer ? Dans ce nom diminutif se reflète l’attitude protectrice et supérieure de l’adulte envers le bambin. [—] Si le -d- intervocalique ne se conserve pas toujours dans le cast. *trébedes*, qui a une variante (*es*)*trebes*, la chance de rencontrer des vestiges de ce son est minime dans le cas du port. *trempe*, et il était, bien entendu, naturel qu’il disparût toujours en position protonique (*trebe-(d)ejo*). Dans le *Libro del Axedrez* le cast. *juego* s’emploie à chaque pas comme nom d’action, tandis que *trebejo* n’est que l’objet concret qui sert à jouer,

le jouet (autre diminutif), et ceci se répète dans beaucoup de textes de toutes les époques. Le sens de *trebejo* pourra s’élargir, et l’on réussira à former un *trebejar* verbal ; mais les deux mots [nom et verbe] conservent toujours la signification plus ou moins péjorative ou affective propre à leurs origines diminutives : *trebejo* est la ‘ moquerie ’, le ‘ mauvais jeu ’, la remarque satirique ; *trebejar* équivaut à ‘ folâtrer, s’amuser ’ ; c’est plutôt *LASCIVIRE* que *IOCĀRĪ* ou *LŪDERE*. Comme il arrive aux mots très communs, il s’est éloigné de ses origines, mais non complètement. »

Inutile d’ajouter que dans cette analyse — je suis navré de devoir le constater — presque tout est soit faux, soit inexact, soit superflu. On n’arrive pas à comprendre à quoi servent les renvois, orchestrés d’une manière rhétorique, à un certain relâchement de la structure sémantique de ‘ trépied ’, surtout en Italie, en Sardaigne, et dans la région francoprovençale, puisque le trépied n’a rien à voir avec la famille lexicale qui nous occupe. Le seul passage vraiment digne d’attention, extrait d’un texte rédigé en ancien portugais, n’enregistre pas du tout *trebelhos* comme nom d’un instrument de musique, mais oppose nettement le mot en question à de tels instruments, ce qui ressort du fragment cité par notre auteur¹.

1. Tout en se tenant à distance, résolument, du noyau de la conjecture du savant barcelonais, on peut tout de même faire valoir son mérite comme infatigable collectionneur de toutes sortes de curiosités lexicales. Je ne mentionne que quelques échantillons de cette précieuse collection de données recueillies par-ci, par-là. A remarquer surtout les exemples des vestiges dialectaux du verbe asturien *trebeyar*, à l’Est : ‘ juguetear, retozar ’ (Vigón), et au Centre : ‘ juguetear, correr de un lado para otro ; ocuparse de distintas obligaciones, de los que hacheres de la casa ’ (Rato y Hevia) ; et du nom *trebejo* (-eyo, etc.) : ‘ cosas menudas ’ (Rato), puis, dans la province de Salamanque, ‘ mueble desvinciado, traste ’ (Lamano y Beneite), nuance dont on trouve de lointains échos dans certains dialectes du Nouveau Monde.

Ce qui me paraît moins digne d’admiration, c’est l’analyse sémantique, à mon avis soit assez arbitraire, soit insuffisamment poussée, de plusieurs passages-clé. Pourquoi ne pas admettre que dans une strophe absolument claire de la *Danza general de la muerte*, texte « occidental » du XIV^e siècle, inspiré par le sujet de la danse macabre, le campagnard (ou rustaud) s’écrit : « ¿ Cómo conviene dançar al villano/que nunca la mano sacó de la reja ?/Busca, sy te plaze, quien dança liviano. / ¡ Déxame, Muerte ; con otro *trebeja* ! » (396). Ici la synonymie, le parallélisme de *dançar* et *trebejar* sautent aux yeux ; l’acception que suggère Corominas (p. 557 a) : ‘ retozar, juguetear ’ (donc ‘ folâtrer ’) est trop faible, trop pâle pour un poète qui avait à sa disposition une palette merveilleuse. Cet exemple inappréhensible correspond exactement à ceux que puisa Viterbo, il y a presque deux siècles, dans les sources médiévales portugaises qui lui étaient accessibles, et que Corominas, d’ailleurs, n’ignore pas (p. 558 b) : « ... que nom *dançassem*, nem *bailassem*, nem *trebelhassem* nos dias

Comme il ne s'agit pas d'un chercheur quelconque, mais d'un savant qui, à juste titre, figure au premier rang des spécialistes, on peut se demander ce qui l'a poussé dans cette direction si périlleuse. L'auteur n'en fait, d'ailleurs, aucun secret ; avec une franchise (doublée, hélas, de « bavardise ») qui désarment la colère, il insinue que son premier choix était une solution tout autre, très proche de celle du P. Martín Sarmiento, donc de celle qu'on a défendue ici et qui prenait, comme point de départ, le domaine de la danse — en premier lieu, rituelle ; puis, générale. Et, en poursuivant ce but que tout le monde applaudirait, Corominas, comme on s'y attend, avait amassé des matériaux sur l'usage de la basse latinité auxquels ne pouvait pas songer l'humble pionnier du XVIII^e siècle, cantonné dans son cabinet de travail provincial de la Galice !

Voici ce que Corominas révèle ou confesse au lecteur de ses tâtonnements préliminaires. Il s'agit, au fond, de deux intuitions. A force de chercher des exemples de *trebejo* ‘figure du jeu d'échecs’ dans les dictionnaires (*Nebrixa*) et dans les textes du Moyen Age et du Siècle d'Or (*Gran conquista de ultramar*, Lope de Vega, *Guzmán de Alfarache*), il en a, en effet, trouvé plusieurs attestations (*D. C. E*, t. IV, p. 557 b) ; ce qui l'a impressionné, profondément, c'est que dans le traité du roi Alphonse X sur les échecs et quelques jeux de salon apparentés (il s'agit du fameux *Libro del Ajedrez...*), *trebejo* figure exclusivement comme substantif, le verbe correspondant (‘faire un gambit’) employé à maintes reprises étant *jugar*. Corominas en a tiré la conclusion, fort audacieuse, que le nom, dans la chronologie de l'évolution de cette famille lexicale, a en effet précédé le verbe, enchaînement qui — pour peu que l'analyse soit correcte — pourrait prédéterminer, jusqu'à un certain point, le classement étymologique (p. 557 a). Le second argument pique notre curiosité encore plus : le suffixe nominal *-ejo* ayant été fort commun et le suffixe verbal *-ejar*, par contre, ne se rencontrant que très rarement (*loc. cit.*), on est prédisposé, dès le début, en faveur d'une origine substantivale — prédisposition puissamment renforcée par l'absence fatale d'une base verbale vraiment solide. Et l'auteur de renchérir sur ces idées au fur et à mesure qu'il examine et « épingle » certaines conjectures dont on connaît déjà le mal-fondé. Cependant, en s'arrêtant sur l'hypothèse du P. Martín Sarmiento (p. 559 a), Corominas recule un peu ; il ne manque pas

santos ». Tous ces témoignages occidentaux confirment, donc, d'une manière vraiment convaincante, le lien qu'on postule ici entre TRIPUDIARE et *trebe-jar*, *-lhar*. En un mot, Corominas n'a pas su tirer profit de ses meilleures trouvailles.

de la qualifier plus naturelle que les autres ; il reconnaît l'affinité frappante, du côté sémantique, entre le verbe latin fort bien documenté TRÍPUDIĀRE ‘danser’ et *trebelhar*, tel qu'on l'employait, surtout, en ancien galaïco-portugais ; tout en admettant un grave obstacle phonétique, il gronde les romanisants, leur reprochant — pas plus que de raison — leur indifférence complète à l'idée pourtant féconde de Sarmiento : il insiste — bravo ! — sur des traces de certaines variantes : TRIPED(I)ARE, TRIPIDIARE, que les recherches du XIX^e siècle ont dénichées dans les gloses et dans les textes de la basse latinité, variantes qui démontrent, d'une manière irréfutable, le rapprochement que faisaient les locuteurs entre TRIPUDIĀRE et PĒS PEDIS ‘pied’. Ce n'est pas tout : pour sauver l'idée de Sarmiento, qui commence à le passionner, peu s'en faut que Corominas ne coure le risque de lancer une explication vraiment fantaisiste : l'appel fait à l'évolution demi-savante ayant de tout temps, par malheur, été pour les romanistes une espèce de *deus ex machina*, Corominas badine, un moment, avec la possibilité d'un développement *TRÍPELIĀRE, qui, selon lui, ne surprendrait personne, en vue de HOMICĪDIU > *omecillo* et de formes dialectales modernes comme *trageria* = *tragedia* et *presirio*, *presilio* = *presidio* ; puis il se reprend, adopte un ton sérieux et une attitude austère et déclare, pour ne pas pousser trop loin la plaisanterie, qu'il s'est décidé contre cette thèse pour deux raisons : 1^o, parce qu'elle comporte le recours à une base hypothétique (ce qui est toujours grave dans une situation où s'entrecroisent beaucoup de facteurs) ; et, 2^o, parce que cette idée entraîne une certaine contradiction entre un développement demi-savant et d'autres transformations rigoureusement héréditaires. On en déduit que cette conjecture (en effet, fort suggestive) lui souriait longtemps, mais que, se rendant compte d'obstacles qu'il ne savait pas surmonter, il a capitulé soudainement en acceptant l'alternative — séduisante au point de vue esthétique — du jeu d'échecs comme « matrice » du développement entier.

Il n'est guère difficile de réfuter tout ce réseau de conjectures. Commençons par la hantise du jeu d'échecs ; ici, le meilleur témoin contre Corominas sera... Corominas lui-même, mais surpris au moment où il jouait un rôle assez différent. En effet, un an avant de s'être engagé à reconstruire la préhistoire de *trebejar*, il avait vivement, et pour cause, attaqué certaines hypothèses de Carolina Michaëlis de Vasconcelos, au sujet de l'étymologie du verbe luso-hispanique *matar* ‘tuer, abattre, assassiner’, malgré l'appui qu'avait prêté un savant aussi sobre que Meyer-Lübke à ces idées séduisantes, mais périlleuses, de Da. Carolina. Il est défendu, protestait Coro-

minas fort éloquemment, d'avoir recours au vocabulaire d'un jeu aristocratique, comme le sont les échecs, pour expliquer, en en appelant à la désignation du dernier gambit (*mate*, terme d'origine arabe : *mât* 'est mort') une notion aussi élémentaire et fondamentale que celle de 'tuer' (voir *D. C. E.*, t. III, p. 291 b). D'accord ; mais alors, qui nous autorise à mettre à profit un autre élément de la terminologie hautement artificielle de ce jeu pour justifier la genèse d'un verbe assez commun pour 'danser et chanter', 's'amuser', 'folâtrer' ? D'ailleurs, en opposant *trebejo* à *juego* et *jugar*, Corominas aurait pu prévenir le lecteur qu'il s'agissait d'une famille de mots probablement influencée par le provençal et l'ancien français (autrement on s'attendrait à **yugar*, témoin *IUGU* 'joug' > esp. *yugo*). Le courant arabisant s'alliait donc avec des tendances provençalisantes dans la sphère élégante et mondaine des jeux de salon, aux XII^e et XIII^e siècles, ce qui se reflète dans certains compromis auxquels on accédait. Dans tout ceci on ne reconnaît le moindre rapport avec les jeux naïfs des enfants : danses, chants, sauts, culbutes, qui représentent l'autre bout du monde roman, où tout se tient et presque tout remonte à l'antiquité gréco-romaine.

Au niveau de la dérivation, il est indéniable que le suffixe nominal *-ejo*, à l'époque historique, s'est développé vigoureusement, tandis que le suffixe verbal *-ajar* montre des symptômes d'épuisement, voire de décadence. Tout de même, une étude approfondie — conduite sur une échelle panromane — d'une gamme entière de suffixes nous a convaincus qu'il s'agissait d'un affaiblissement secondaire, nullement caractéristique de l'époque des origines. Il est indiscutable que les suffixes *-ajar* et *-ojar* avaient perdu beaucoup de terrain, l'ayant cédé, surtout, à *-ajar*, *-ijar* et *-ujar*, concurrents de profil décidément plus net. Mais dans une couche de formations très vieilles, les locuteurs n'ont pas osé « déranger » certaines formations verbales de première ligne (témoins : *semejar*, *aparejar*), dans lesquelles il aurait été, d'ailleurs, assez difficile d'échanger le suffixe. Rien ne nous interdit de placer dans ce cadre esp. *treb-ejar*, port. *treb-elhar*. Cette chirurgie, qui repose sur une connaissance méthodique des ressources suffixales, est, en tout cas, préférable à une opération alternative qui, restant axée sur le nom *trebejo*, mène à un véritable cul-de-sac, comme ce radical grotesque *trebe*, rare variante régionale d'un mot qui désigne le 'trépied' !

En fin de compte, faut-il applaudir la tentative — rien moins que désespérée — de Corominas de sauver quelques miettes de la conjecture spirituelle du P. Sarmiento en inventant, avec assez de verve, la base auxiliaire ***TRIPELIARE** (au lieu de **TRIPEDIARE**, documenté en bas latin), pour la

répudier aussitôt ? Si l'auteur avait procédé avec moins de hâte, il ne se serait pas livré à la panique. Le suffixe *-ejar* de l'espagnol et sa contrepartie galaïco-portugaise *-elhar* présupposent, d'ordinaire, un prototype -IC(U)LĀRE au niveau chronologique de la langue mère, forme suffixale qui correspond à une nuance soit diminutive, soit itérative en ce qui concerne sa fonction sémantique. Pour un verbe qui signifiait, pour les Romains, ‘ exécuter, soit une danse rituelle, soit [plus tard] une danse quelconque ’, ce type d'accroissement suffixal était tout ce qu'il y a de plus naturel. Il s'agit d'une base hypothétique, soit ; mais d'une base qu'on postule sans contrainte, presque spontanément. Et, outre cet avantage de simplicité, notre conjecture — qui, elle, en effet, réussit à sauver ce grain de vérité que contenait la première approximation du grand pionnier qu'était Martín Sarmiento — ne souffre d'aucun mélange répréhensible de traits populaires et demi-savants. Il s'agit, selon nous, d'une formation de sous-sol foncièrement populaire, ce qui n'exclut pas la possibilité de l'emploi de *trebejo* et *trebejar*, avec un retard de douze ou quinze siècles, par rapport à certaines formes de divertissement ou passe-temps artistiques, que ce soit le jeu d'échecs à la cour du roi Alphonse ou le refrain dans une poésie à ritournelle de Macías el Enamorado¹.

VIII

Si l'on s'était astreint, dès l'abord, au jeu des probabilités, on n'aurait pas tardé à reconnaître de quel côté penchait la solution du problème qu'on vient d'attaquer ici avec les méthodes consacrées de la recherche philologique. Soit la question capitale si c'est le verbe *trebejar/trebelhar* ou le nom *trebejo/trebelho* qui a frayé le chemin à cette famille lexicale. Si le sens primordial de ces mots, tel qu'il se présente en ancien galaïco-portugais, était ‘ danser, faire la ronde ’, alors il est normal, dans ce secteur du lexique

1. Je suis désolé de constater que, dans son *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana* — postérieur à son œuvre monumentale — Corominas continue à soutenir sa préférence pour une fausse hiérarchie (déclarant *trebejar* extrait de *trebejo*) et n'a pas abjuré sa thèse du ‘ trépied ’ comme point de départ ; l'évolution sémantique qu'il se plaît à reconstruire n'a pas subi de révision non plus (*trebejo* ‘ objeto para jugar ’ > ‘ juego ’ ; *trebejar* ‘ jugar, juguetear ’). Voir la 2^e éd., Madrid, 1967, p. 582 a. Tout de même, l'auteur a commencé à faire des concessions au bon sens. Il s'agit, selon lui, PEUT-ÊTRE d'un diminutif de *trebe*, et l'étiquette qu'il épingle au dossier est : « origine douteuse » — (« origen incierto »). L'auteur serait-il un « poor loser » ?

(‘mouvements du corps’), au moins en indo-européen, que ce soit le verbe qui figure à la tête de la famille lexicale et que l’abstrait verbal ne représente qu’un dérivé ou une formation satellite subordonnée au verbe par le moyen de l’apophonie. Témoins, en français, *allée, arrivée, venue, bond* (d’origine latine) et *danse, marche* (d’origine germanique) ; et, en allemand, *An-kunft, Fahrt, Flucht, Flug, Hub, Lauf, Schwung, Sprung, Tracht, Wurf, Zug* concurrencé par *Zucht* (ceci est vrai même de *Gang*, nom qui correspond à l’infinitif *gangan* du v. h. a., lequel s’est amalgamé plus tard avec *gehen*). Donc, de prime abord, les hypothèses étymologiques qui offrent un verbe comme point de départ ont un énorme avantage sur celles qui opèrent avec une base nominale.

Faisons un autre « test » préliminaire. Mettons qu’une analyse a identifié une différence — heureusement légère — entre les significations qu’un mot donné revêt en ancien espagnol et en ancien galaïco-portugais ; cela supposé, lequel des deux témoignages pèsera plus dans la balance étymologique ? En se limitant, encore une fois, au calcul des probabilités, on dira que ce sont les dialectes du nord-ouest de la péninsule — région conservatrice en tout ce qui a trait au folklore — qui, selon toute apparence, ont mieux gardé la nuance originale. Or, c’est précisément ici qu’on rencontre les traces les plus nettes du sens de ‘danser’. (A observer un détail curieux : qu’il s’agisse de danses ou simplement de jeux d’enfants (Oudin), le mot évoque toujours des groupes d’agents ; pour la danse acrobatique, qui étale le talent d’un individu, l’espagnol disposait du verbe *sotar* (de SALTĀRE), doublet populaire de *saltar*. Cette particularité représente un autre écho de TRIPUDIĀRE, qui faisait allusion à un cortège de danseurs sacerdotaux.)

Dans le domaine des noms des jeux, des divertissements, des plaisanteries — pour en venir à un autre secteur du lexique — laquelle des deux lignes représente-t-elle le développement le plus typique, celle qui mène du concret pittoresque au général, à l’abstrait, au pâle ou celle qui suit le sens contraire ? C’est évidemment la danse (des enfants), accompagnée de sauts et peut-être de chants, de cris, voire de défis, à titre de refrains, qui pourrait servir d’un point de départ idéal pour toute la palette sémantique postérieure de *trebelhar, -o* et de leurs équivalents castillans. Le sens de ‘saut’, ‘sautillement’ conviendrait d’ailleurs à merveille pour justifier ce curieux sentier sémantique qui a fait couler tant d’encre : les jeux jumeaux d’échecs et de dames seraient, pour les observateurs naïfs, des ‘jeux à saut’, des ‘jeux aux figures à qui l’on fait exécuter des sauts’. A noter que l’affaiblissement sémantique a commencé à l’intérieur du latin documenté (‘danse

rituelle des prêtres’ > ‘ danse quelconque ’) ; le roman ne fait que continuer une tendance qui s'est amorcée dans la langue mère.

Dernière question : une activité fiévreuse du latin vulgaire s'annonce-t-elle, en général, dans le secteur de la danse, puisque la transformation de TRIPUDIĀRE en TRIPEDIĀRE, puis en *TRIPEDICULĀRE présuppose un tel climat ? Rassurons-nous : il est loisible de répondre par l'affirmative à l'enquêteur sceptique. La même force qui présida à la formation de *BOMBITIRE (variante de BOMBĀRE, bas lat. BOMBITĀRE), censé être la source de *bondir*, et qui donna lieu à la genèse de l'a. fr. *dancer*, *dance* dont on connaît le rayonnement pan-européen (peut-être une commande comme *DANTIA ! ‘ donnez-vous la main ! ’, puisque les romanistes admettent la réalité de son contraire STANTIA) — cette même force, dis-je, aurait suffi pour modeler TRIPUDIĀRE, en lui donnant une empreinte beaucoup plus expressive.

Certaines erreurs dont la science s'est rendue coupable — nous en avons parcouru les annales — retiennent, d'ailleurs, notre attention. Il ne reste, évidemment, rien d'une conjecture aventureuse comme celle qui aspire à établir un lien avec le ‘ trépied ’ — il s'agit, dans ce cas tragique, d'une aberration totale. Mais le recours que les chercheurs, à partir du *Tesoro* de Covarrubias, ont fait à *trabajar*, -o ‘ travail(ler) ’ reste intéressant. La dérivation, bien entendu, n'est pas soutenable ; mais *trabajar*, au centre, et *trabalhar*, à l'Ouest, ont joué un certain rôle dans les péripéties de la famille lexicale qu'on a soumise ici à un examen minutieux. Les copistes médiévaux, en effet, confondaient les deux groupes de mots, d'autant plus facilement qu'il existait encore la variante *trebajar*, fidèle au point d'origine qu'a établi Paul Meyer fort ingénieusement (*TRI-PĀLIĀRE, tourment axé sur trois pieux). C'est donc l'expansion de la gamme sémantique de *trabajar*, aux dépens de *labrar* et *obrar*, [les deux verbes légués par le latin, qui a scellé le sort, en premier lieu, de *trebello/trebejo* ; puis de *trebellar/trebejar*. Au cours de sa retraite, les descendants de TRIPUDIĀRE, tout comme un glacier en pleine décadence, n'ont laissé qu'un tas de pierres isolées (‘ figures du jeu d'échecs ’ et, par curieux croisement avec la famille presque homonyme, ‘ outils, instruments ’).

Yakov MALKIEL.

Digression : français *trépigner*.

Même si les idées développées dans cette étude entraînent la conviction, notre optimisme se heurte à une circonstance qui en pourrait saper le fondement. En effet, est-il plausible qu'un verbe latin comme TRIPODĀRE/TRI-PUD(I)ĀRE, auquel on attribue un rôle vraiment important dans la préhistoire, en première ligne, des dialectes galaïco-portugais et, avec une moindre fidélité d'ordre sémantique, de toutes les branches de l'hispano-roman, se soit éteint de bonne heure dans le reste de la ROMANIA ? Il existe, sans contredit, des mots exclusivement lusitains ou « privativamente hispánicos », soit, et ces mots ont beaucoup intrigué les savants. Mais il est rare, voire exceptionnel, que ce résidu comprenne des verbes de mouvement et de récréation.

Or, serait-il possible que certains équivalents de *trebelhar/trebejar* dans les langues sœurs, sans s'être évaporés d'un jour à l'autre, aient survécu camouflés grâce à certaines superpositions lexicales ? On se demande, par exemple, si le fr. *trépigner* 'frapper du pied contre terre à plusieurs reprises' (surtout comme signe d'impatience) n'a pas absorbé quelques grains de la substance de TRIPUDIĀRE.

On s'est mis d'accord, après Diez, que *trépigner* appartient à une énorme famille germanique, qui a conquis beaucoup de terrain dans la ROMANIA pour y pousser des racines fort profondes. Point n'est besoin de résumer ici la littérature qui s'est accumulée, depuis 1850, sur cette question enchevêtrée ; Meyer-Lübke, ayant offert aux lecteurs de la première rédaction de son dictionnaire (1911) un dossier de régionalismes, surtout italiens, très impressionnant, attira leur attention sur les recherches approfondies de A. Mussafia, N. Caix, Ch. Joret et E. Mackel, du côté du romanisme, ainsi que de l'illustre germanisant Theodor Braune, qui, lui, avait opéré avec TRA(M)P- au lieu de l'inf. *TRIPPÔN, base ayant servi de point de repère pour la majorité des chercheurs. Naturellement, les sources se sont multipliées dès lors sur une échelle écrasante, mais l'essentiel, pour nous, se réduit à quelques propos.

D'abord, *trépigner*, en ce qui regarde son suffixe, est une innovation du XIV^e siècle. Les textes antérieurs recouraient, à l'unisson, à *trépeler*, -iller, diminutif, à son tour, de *tréper*. D'ailleurs, *trép-eler*, -iller et leurs variantes se sont fort bien conservés dans les patois de l'Est. La substitution de suffixes ne concerne, au fond, que le francien et, tout spécialement, sa

variante parisienne, ainsi que la langue littéraire. Pour notre analyse, *trépiller* constitue un témoin impeccable, puisqu'on a déjà fait la connaissance de -ICULĀRE précisément sous ce déguisement, qui marque le triomphe de la voyelle *i* sur *e* à l'intérieur du suffixe itératif.

Si l'on se demandait quelle serait, à la rigueur, la forme à laquelle aurait abouti *TRIPEDICULĀRE au nord de la France, il faudrait, en y répondant, admettre que *trépiller* serait une solution hautement probable, à condition, naturellement, qu'on exempte le -P- de son développement normal en position intervocalique, exception qui n'a rien d'anormal dans un mot composé, à en juger par la conservation de l'occlusive sourde dans TRÍPĒDE > TRÍPEDE > *trépied* (mot qu'on invoque ici, inutile d'y insister, comme cas parallèle et non comme la source présumée de *trépiller*).

Reste le problème de la signification. Les comparatistes — tels Meyer-Lübke et Gamillscheg — ont fourni beaucoup d'exemples dialectaux où *trépiller* équivaut à ‘danser’. Il suffit d'ailleurs de prêter attention à la gamme sémantique de *trep̥ar/trep̥er* : si en ancien français *trep̥er* veut dire, surtout, ‘frapper du pied, trépigner’, l'occ. *trep̥ar* correspond plutôt à ‘danser’ ‘sauter, bondir’, tandis qu'en gênois *trep̥á* suggère la plaisanterie tout court. Ailleurs le verbe évoque des pas exécutés avec précision, précaution, circonspection. Dans les trois langues principales de la péninsule Ibérique, *trep̥ar*, mot fort commun, est l'équivalent de ‘grimper’. En béarnais, il s'agit d'une autre réalisation de la même image principale : ‘marcher sur un terrain mou, mettre les pieds dans q. ch.’ (donc ‘patauger’ ?). Comme on pouvait s'y attendre, le suffixe itératif renforce certaines nuances inhérentes au verbe, soit qu'il s'agisse du trépignement comme signal de l'obstination ou de sauts de joie exécutés spontanément. Au point de vue chorégraphique, on se voit en présence non pas d'enfants ou d'adolescents qui font la ronde ou s'adonnent à d'autres jeux innocents ; cette fois, les danses paraissent plutôt énergiques, entrecoupées de sauts...

Il est parfaitement loisible — déclarons-le d'ores et déjà — d'adhérer à l'opinion classique, qui écarte le soupçon d'un croisement de l'agresseur germanique avec n'importe quels mots romans de souche latine, comme le serait, de prime abord, *TRIPEDICULĀRE transformé — nous en avons observé les phases successives — en *trépiller*. Mais il est également possible de plaider l'alternative.

Arrêtons-nous un moment pour poser une question qui pourrait nous fournir une meilleure approche du dilemme : y a-t-il d'autres exemples, plus sûrs, de symbiose romano-germanique à la périphérie de cette puissante

famille lexicale ? L'affirmative s'impose : déjà en 1911, Meyer-Lübke, s'appuyant sur les *Studi di etimologia italiana e romanza* (1878) de ce savant précoce et prématurément décédé qu'était Napoleone Caix, interpréta *trepestio* 'piétinement' comme un exemple de coalescence de *calpestio* et *trepere* ; ailleurs (n° 6536), il observa que *calpestare* — le verbe qui accompagne *calpestio* — représentait, à son tour, un croisement de CALCARE et PISTARE. Un renvoi aux variantes du parler de Lucca (*trebestare, trebestio*), qu'avait dénichées Silvio Pieri (*A. G. It.*, t. XII, 1890-92, p. 223), resta sans commentaire de la part du professeur de Vienne. A mon avis, ces formes, pour le moins, montrent l'extrême instabilité de la bilabiale en toscan, quel que fût le facteur qui la fit dévier du droit chemin.

Voici un autre cas, légèrement distinct mais non moins instructif : en ancien trévisan (la ville de Tréviso étant située au nord de Padoue et de Venise) il y a une forme *trep* d'origine ambiguë, à en croire Meyer-Lübke : elle pourrait remonter à la famille germanique qui nous occupe, mais certaines raisons nous conseillent de la rattacher plutôt à TRIVIUM 'carrefour' (*REW*, nos 8915 et 8928), d'autant plus que *trep* existe aussi en occitan, comme descendant indubitable de cette base latine.

Il serait oiseux de prolonger l'énumération de parallèles. Tout ce qu'on peut affirmer à présent, c'est que la reconstruction, à l'aide de données luso-hispaniques, de *TRIPEDICULARE nous permet de rêver de l'absorption des derniers débris de ce verbe hypothétique par l'avalanche du verbe francique *TRIPPÔN, qui se déclencha sur la latinité de la Gaule, surtout septentrionale. Mais un rêve est loin d'être échangeable contre un atome de la réalité.

Il est vrai qu'en Espagne et au Portugal aucun contact ne s'est produit entre *tregar* et *trebejar/trebelhar* ; mais c'est qu'au sud des Pyrénées le -p- succomba aux pressions du courant phonologique et que *tregar*, presque simultanément, avança à l'extrême de l'échelle sémantique (' grimper'), deux développements qui, d'un coup, éloignèrent inéluctablement les deux familles au lieu de les rapprocher.